



INSTITUT BIBLIQUE D'ENSEIGNEMENT A DISTANCE

BP 636 ANYAMA COTE D'IVOIRE ~ TEL: (225) 08.73.50.17 ~ E-MAIL: contact@ibed-inter.org

FORMATION THEOLOGIQUE

(Préparation à la LICENCE en THEOLOGIE)

1^{ère} ANNEE PREPARATOIRE

F A S C I C U L E 7

COURS
HERMENEUTIQUE 1

Etudiant(e): _____

Matricule: _____

COURS VII - HERMENEUTIQUE 1/2

Introduction du Directeur de l'IBED:

Ceci est la première partie du cours de l'herméneutique. La présente étude est une difficulté nécessaire à franchir. Retenez en mémoire que le plus grand objectif de l'IBED est de former des gens assez accomplis pour interpréter des Saintes Ecritures. Des étudiants qui interpréteront la Bible en suivant des règles claires (et non ceux qui défendront des doctrines de leurs églises à tous les niveaux, sans chercher à avoir une analyse personnelle de celles-là), agissant en professionnels de la Parole de Dieu, tels sont les types de diplômés que l'IBED souhaite engendrer. Une autre raison qui doit vous motiver à étudier sérieusement ce cours est le fait que vous y retrouverez vos erreurs d'interprétation de tels ou tels passages, et à l'avenir, vos recherches seront plus approfondies avant de venir les exposer à un auditoire avec une certaine certitude et confiance. Bon courage et mettez-vous au travail.

I. Précautions à prendre dans l'étude de l'écriture

A. **Etude des circonstances dans lesquelles chaque livre a été écrit.**

La nécessité d'une étude attentive et spéciale des Ecritures ressort du fait que les différents livres de la Bible ont été écrits dans des circonstances différentes les unes des autres.

Ces livres ont été composés par des hommes de conditions et de cultures diverses, par des prêtres comme Esdras, des poètes comme Salomon, des prophètes comme Esaïe, des hommes de guerre comme David, des bouviers comme Amos, des hommes d'Etat comme Daniel, des hommes instruits comme Moïse et Paul, des pécheurs ignorants et sans lettres comme Pierre et Jean.

Le premier de ces auteurs, Moïse, vivait quatre cents ans avant le siège de Troie, neuf cents ans avant les plus anciens sages de la Grèce et de l'Asie, Thalès, Pythagore, Confucius; le dernier, Jean, est venu quinze cents ans après.

Ces livres ont été écrits en des lieux différents: au centre de l'Asie, au milieu des sables de l'Arabie, dans les déserts de la Judée, sous les portiques du temple, dans les écoles des prophètes à Béthel et Jéricho, dans les palais de Babylone, sur les rivages idolâtres du Kébar, au milieu des villes civilisées de l'Occident; les allusions, les figures, les expressions, les comparaisons étant puisées dans des mœurs, des coutumes, des contrées si différentes entre elles, et si différentes des nôtres, nous ne pouvons les comprendre que par une étude sérieuse et parfois laborieuse.

Ajoutez encore à ces difficultés celles qui résultent de la diversité des sujets: Moïse écrivant des lois, Josué de l'histoire, David des psaumes, Salomon des proverbes, Esaïe des oracles, les apôtres une monographie ou des épîtres; la diversité des auditeurs ou des lecteurs auxquels ces livres sont adressés; quelques-uns comme Esaïe ou Nahum, écrits en partie du moins pour des païens, d'autres exclusivement pour des Juifs; un Evangile pour les chrétiens d'entre les Hébreux, un autre pour les chrétiens d'entre les Gentils; les épîtres aux Corinthiens pour des gens qui ne veulent souffrir aucun joug ni aucune autorité, l'épître aux Galates pour ceux qui voulaient replacer les prosélytes chrétiens sous le joug de la loi mosaïque, l'épître aux Romains en partie pour des gens pleins d'une propre justice pharisaïque, celle de Jacques pour des professants extérieurs qui se croyaient dispensés de la pratique des oeuvres.

Il est évident qu'un lecteur attentif devra tenir compte de ces diverses circonstances, et qu'un travail préliminaire sera toujours indispensable à la saine intelligence d'un livre ou d'un fragment quelconque de la Parole de Dieu.

B. **Le langage des hommes appliqué aux choses de Dieu.**

Indépendamment des diverses circonstances qui précèdent, il se rencontre une nouvelle difficulté non moins grande dans le fait que la Bible ne contient que des vérités spirituelles et religieuses, et qu'elle n'a pour les exprimer et les rendre intelligibles que des expressions humaines et terrestres.

Déjà le langage vulgaire des hommes, dès qu'il s'élève à des sujets spirituels, est obligé d'emprunter aux choses extérieures des expressions, des comparaisons ou des analogies; cela est vrai dès qu'il s'agit de la pensée ou de ses actes; cela était vrai surtout aux premiers âges du monde, et lorsque les langues étaient encore peu formées et peu développées. Le langage est toujours plein de figures quand il est encore jeune, qu'il s'agisse des peuples ou des individus. L'esprit, dans son étymologie, n'est autre chose que le souffle. L'intelligence voit, aperçoit, découvre la

vérité, son travail consistant à faire dans le domaine de la pensée la même opération que l'oeil dans le domaine de la nature. Réfléchir, signifie proprement ployer en arrière, disposer autour de soi ses pensées comme pour les examiner mieux. L'attention, la tension vers, la direction, est un travail de l'esprit pareil à celui de l'oeil qui se dirige incessamment, qui est tendu vers un même objet. C'est un fait, ou, si l'on veut, une faiblesse de l'esprit humain qu'il ne puisse saisir les notions abstraites qu'autant qu'elles sont revêtues de formes empruntées aux objets visibles et extérieurs.

Dieu a approprié ses communications à cette nécessité de notre nature; il procède des choses connues à la révélation des choses inconnues; il se révèle lui-même, et, pour se faire connaître, il se sert de mots, de termes, d'expressions qui représentent à notre intelligence une idée qui nous soit familière. S'il parle de lui, c'est avec des images humaines; s'il parle des cieux, il les décrit en empruntant aux scènes de la nature terrestre quelques-unes de ses comparaisons.

Il y a même plus. Dieu ayant fait l'homme à son image et ayant imprimé à la terre son cachet, il se sert de ces copies terrestres, de ces manifestations matérielles pour élever jusqu'à lui nos pensées et nous rappeler sa propre image. Le monde visible est un reflet du monde invisible. Les pensées spirituelles ont d'abord pris corps dans des symboles terrestres; ces symboles sont devenus à leur tour les moyens de nous rappeler les vérités spirituelles. Pour l'homme pieux, les deux mondes, visible et invisible, sont si intimement unis qu'il lui est difficile de les séparer dans sa pensée. Le monde de la nature lui est un emblème et un témoin vivant du monde des esprits. Ils sortent tous deux de la même main; la terre est l'ombre du ciel et nous parle de Dieu. Les saints hommes de tous les temps ont retrouvé sur la terre les souvenirs du paradis, comme ils y ont entrevu les promesses du monde à venir. De là aussi le langage figuré de la Bible, et tant d'expressions qui ne se comprennent que par cette analogie.

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer tout ce qu'il y a de vivant, de riche et de poétique dans ce style plein d'images, et combien il parle davantage au coeur, à l'imagination et à l'intelligence que ne ferait un style sec et dogmatique, une description prosaïque en langage vulgaire.

C. Exemples.

1. Quelquefois des choses terrestres sont associées dans l'Écriture à des pensées spirituelles. Dieu habite une lumière inaccessible. Il établit son royaume. Le ciel est son trône. De même il est dit du chrétien qu'il marche dans la vérité, qu'il voit Dieu, qu'il vient à Christ, qu'il s'appuie sur lui.
2. D'autres fois la Bible parle de Dieu dans des termes qui ne peuvent littéralement s'appliquer qu'à l'homme. Elle lui prête des mains, des pieds, des yeux, une bouche; elle dit de lui qu'il cache sa face; elle lui attribue des affections et même des passions humaines : Dieu se repentit d'avoir fait l'homme (Gen., 6). Dieu dit : Je descendrai et je verrai (Gen., XVIII, 21). Je vous ai parlé, me levant dès le matin (Jér., VII, 13). Il fait ce qui lui plaît (Dan., IV, 35).

Il est bien évident, du reste, que ce langage d'analogie n'implique nullement une similitude complète, et que, malgré l'emploi des mêmes mots, les affections de Dieu, son amour, sa connaissance, sa colère, se distinguent toujours des affections humaines par leur grandeur et leur sainteté.

Les figures de la Bible n'ont jamais pour résultat, comme cela peut arriver en parlant des choses humaines, de donner une idée exagérée des choses qu'elles représentent. Au contraire, elles restent toujours encore en deçà de la vérité, soit qu'elles nous parlent des vues de Dieu ou de la lumière qu'il habite, soit qu'elles donnent à l'Église le nom d'épouse de Jésus-Christ.

Remarquons encore, et ceci est une conséquence générale du langage figuré, que quelquefois une même image est prise dans deux sens différents et souvent contraires. Ainsi, quand il est dit que Dieu se repentit, la signification de ce mot n'est pas la même que lorsqu'il est dit, Nomb., XXIII, 19 : Le Dieu fort n'est pas fils d'homme pour se repentir. - 1 Tim., VI, 16 : Dieu habite une lumière inaccessible; mais, Ps. XVIII, 11, il fait « des ténèbres sa demeure secrète. » - Moïse a vu Dieu face à face (Exode, XXXIII, 11); mais au verset 20 nul ne peut voir sa face et vivre. - On comprend le sens particulier que dans chaque cas il faut donner à l'image employée.

3. Souvent la Bible se sert, pour exprimer une vérité spirituelle, d'expressions empruntées à l'histoire juive ou aux institutions mosaïques.

Les hommes sont dans la servitude du péché. Ils voyagent dans le désert; ils passent le Jourdain; ils entrent dans le repos destiné au peuple de Dieu; ils ont un précurseur qui marche devant eux, leurs prophètes, leurs prêtres, leur roi. L'idée même de la sainteté, mot complètement étranger aux païens est empruntée à la distinction des animaux en purs et impurs, à la mise à part d'une tribu, et, dans cette tribu, d'une famille; aux lieux mêmes peut-être qui, par leur sainteté, rappelaient aux Israélites l'indignité naturelle de l'homme.

4. Beaucoup de mots sont pris dans le Nouveau Testament dans un sens tout à fait différent de celui qu'ils ont dans la langue vulgaire et dans le grec des écrivains profanes.

Le mot d'humilité, sauf deux ou trois fois dans Platon, signifie toujours bassesse d'esprit : ridée de l'humilité comme vertu ne se trouve nulle part chez les Grecs, et Cicéron fait remarquer que la douceur même était plutôt considérée comme une faiblesse (De off., 111, 32). La grâce dans le sens de faveur imméritée, la justification comme bénédiction divine, Dieu comme un être saint et personnel, la foi comme un moyen de sanctification et comme essentielle au pardon sont tout autant de mots qui se rencontrent avec une signification différente dans les auteurs profanes et dans les écrivains sacrés. Ce sont de vieux mots avec un sens nouveau. Toutes les langues présentent dans leur développement des changements analogues : calamité signifiait primitivement perte d'une récolte de blé (calamus) ; sincérité, absence de tout mélange de cire (sine cerâ) dans l'apprêt des vases du potier. Mais ces changements sont plus nombreux dans l'Écriture, et en outre ils ont été introduits dans la langue, non point graduellement, mais par une soudaine révolution. Heureusement que toute erreur ou toute confusion de sens est impossible, l'Écriture ayant pris soin de définir les mots qu'elle emploie dans un nouveau sens, tantôt d'une manière indirecte, tantôt en les rattachant aux souvenirs de l'ancienne alliance.

D. Classification des différentes figures

S'il importe peu de savoir les noms que les grammairiens donnent aux différents genres de figures connues en rhétorique, il importe cependant de bien distinguer ces figures les unes des autres, au moins dans la plupart des cas.

On appelle trope, ou figure proprement dite, remploi d'un mot dans un sens qui ne lui est pas ordinaire (soyez fervents d'esprit), à moins que l'usage n'ait à la longue remplacé le sens primitif par le sens nouveau. Ainsi, Béni signifie proprement en hébreu ployer le genou; mais l'idée religieuse nouvelle s'est tellement substituée à l'idée matérielle qu'on ne peut plus dire qu'il y ait trope dans l'emploi de ce mot.

Il y a métaphore quand il y a quelque ressemblance entre l'objet désigné et le mot signifiant autre chose par lequel on le caractérise. Juda est un faon de lion (Gen., XLIX, 9). Je suis le vrai cep (Jean, XV, 1). Vous êtes le labourage de Dieu et l'édifice de Dieu (1 Cor., III, 9).

L'emploi d'un mot pour un autre est appelé synecdoque lorsqu'il a, non pas ressemblance, mais rapport entre l'objet désigné et le mot par lequel on le désigne; ainsi, quand on dit la coupe pour dire ce qu'elle contient (1 Cor., XI, 27), ou quand une partie est prise pour le tout, ma chair pour mon corps (Ps. XVI, 9).

Quand ce rapport n'est pas visible ou quand il n'existe que dans la pensée, comme, par exemple, quand on met la cause pour l'effet, ou le signe pour la chose signifiée, on dit qu'il y a métonymie. Ainsi, Jean, XIII, 8 : Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. Cette figure trouve son explication (1 Pierre, III, 21) dans ces paroles: Le baptême (qui nous sauve), c'est l'engagement d'une bonne conscience devant Dieu.

Ce ne sont cependant pas les mots seulement, ce sont quelquefois des phrases entières qui sont prises dans un sens figuré; on doit distinguer alors :

- **L'allégorie**, c'est-à-dire un enchaînement de métaphores bien soutenues qui, à côté du sens naturel, semblent exiger une interprétation spirituelle ou morale. Quelquefois l'allégorie est pure, c'est-à-dire qu'elle ne renferme aucun mot qui laisse entrevoir directement l'application qui en doit être faite; ainsi la parabole de l'enfant prodigue; d'autres fois elle est mixte, c'est-à-dire qu'elle finit par trahir son sens réel et profond, comme au Ps. LXXX. Les versets 16 et 17 disent clairement que c'est des Juifs qu'il est question sous l'image de la vigne.
- **La parabole** : c'est une allégorie sous forme de récit restreinte dans les limites de faits possibles et naturels ; la parabole du semeur, etc.
- La fable, allégorie historique, dont les détails, par leur nature même, indiquent que la chose n'a pu avoir lieu telle qu'elle est racontée (Juges, IX, 6-21· 2 Rois, XIV, 9· 2 Chron., XXV, 18).
- L'énigme, allégorie dont la signification est profonde, cachée et difficile à découvrir (Juges, XIV, 14· Prov., XXX, 15-21).

Quand la ressemblance entre la chose signifiée et la chose qui la représente ne se trouve pas dans les mots, mais dans les faits, dans quelque personne ou dans quelque institution, par exemple, on donne le nom de type à l'objet ou à la personne qui, outre sa valeur et sa signification propre, a encore une valeur figurée. Le type est une métaphore, non en paroles, mais en action. Il joint au sens littéral un sens moral.

Le symbole est un type en quelque sorte rétroactif; au lieu de diriger la pensée et les désirs vers les choses futures, il rappelle le souvenir des choses passées, ou bien encore il se présente sous une forme extérieure et sensible, la perpétuité des promesses divines et des grâces spirituelles qui s'y rattachent. C'est ainsi que le baptême est le signe

visible et matériel, le symbole des biens spirituels que Dieu a promis aux fidèles. Le pain et le vin de la communion sont également les symboles du corps et du sang de Christ, offerts en expiation pour nos péchés (Voyez aussi [1 Rois, XI, 30](#); [2 Rois, XIII, 14-19](#); [Jér., XXVII, 2-8](#); [XIII, 1-7](#); [XVIII, 2-10](#)).

La Pâque est tout à la fois un symbole et un type, Elle rappelait aux Israélites une délivrance passée, elle leur annonçait pour l'avenir une délivrance plus grande.

Ces figures si nombreuses et si diverses (que l'on peut du reste ramener à quatre genres principaux, le trope, ou figure de mois, l'allégorie le type et le symbole) se retrouvent dans toutes les langues, mais surtout dans les langues anciennes et dans les langues orientales en particulier. La Bible en est pleine, et si l'on veut éviter toute erreur, il importe avant tout de se rendre bien compte de la valeur réelle de chaque figure, et de la portée qu'on peut lui donner dans l'interprétation.

E. Résumé

Qu'on se rappelle maintenant ces différentes circonstances, diversité d'auteurs, diversité d'époques, diversité de pays, diversité de sujets, diversité de styles, histoire, législation, prophéties, oracles mystérieux et précis tout ensemble, langues mortes, langage habituellement figuré; qu'on se rappelle aussi l'étendue d'un sujet qui embrasse le temps et l'éternité, le monde physique et le monde moral; on comprendra que l'étude de l'Écriture-Sainte soit véritablement une étude, et qu'elle exige des soins et une attention particulière. On comprendra aussi combien est juste et belle cette définition de Locke qui appelle la théologie « la direction de toutes les études vers leur véritable fin, qui est la gloire de Dieu et le bonheur éternel de l'humanité. »

II. L'esprit dans lequel la Bible doit être étudiée

A. Soumission du coeur aux enseignements de l'Esprit.

Il est essentiel, quand on entreprend l'étude de la Parole de Dieu, d'apporter à ce travail des dispositions humbles et pieuses, le désir de connaître, une attention recueillie et sérieuse, un esprit de recherches et une soumission absolue aux directions intérieures de cet Esprit que Dieu ne refuse à aucun de ceux qui le lui demandent.

On trouvera peut-être que ce n'est pas là une règle bien savante, mais elle n'en est pas moins essentielle pour la vraie application de toutes les règles de l'herméneutique proprement dite. C'est d'ailleurs une règle admise pour l'étude de toutes les sciences et de tous les arts. Pour apprécier sainement la poésie, il faut le goût de la poésie. Pour l'étude de la philosophie il faut un esprit philosophique. Pour l'étude de l'histoire naturelle il faut cet esprit d'induction et d'observation que recommandait Bacon. Il faut également pour l'étude de la religion un esprit religieux.

L'homme a besoin d'être instruit de Dieu, non point d'une manière spéciale à cause des difficultés que présente le langage biblique, ni même à cause des profondeurs de la doctrine chrétienne (et en effet les choses les moins comprises sont ordinairement celles qui sont le plus clairement révélées), mais parce que, sans cet enseignement d'en haut, l'homme n'apprendra pas, ne pourra, ni ne voudra connaître ces vérités élevées qui ne sont pleinement comprises que de celui qui les sent avec le coeur. Quand Jésus-Christ parut, la lumière luit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne la reçurent point. L'oeil spirituel est obscurci par les affections terrestres; des ombres l'environnent, et l'organe lui-même est altéré. Cet aveuglement a produit l'ignorance ou l'inintelligence des vérités les plus simples. Cette ignorance à son tour éloigne l'homme de la vie de Dieu ([Ephés., IV, 18](#)). La source de toute lumière, c'est Dieu; c'est lui qui seul pouvait donner aux Ephésiens l'esprit de sagesse et de révélation ([Ephés., I, 17](#)). C'est lui seul aussi qui peut préserver d'erreur et de doute, et guider l'âme en toute vérité. Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de sa doctrine, si elle est de Dieu. Une docilité enfantine, un coeur obéissant, la persévérance dans la prière, sont nécessaires à l'étude de la vérité divine. Luther, sous l'influence du Saint-Esprit, a pu dire avec vérité - Bene grasse est bene studuisse. Avoir bien prié, c'est avoir bien étudié.

La Bible elle-même nous donne cette règle fondamentale. Et notre Seigneur, dans son entretien avec Nicodème ([Jean, III, 3](#)), lui dit: Si un homme n'est pas né de nouveau il ne peut point voir le royaume de Dieu: il n'en comprendra ni la nature, ni les bénédictions.

(Voyez encore [1 Cor., II, 14](#); [I, 21](#); [XII, 8](#); [2 Cor., IV, 1-6](#); [1 Jean, II, 20, 27](#); [1 Pierre, II, 1, 2](#); [Jacq., I, 24](#); [2 Tim., III, 13](#); [Ps., XXV, 1, 5](#); [CXIX, 12](#).)

B. Rien au-delà de ce qui est écrit.

Il est nécessaire d'ajouter, pour éviter toute confusion et toute conclusion hasardée que l'on pourrait tirer de ce qui vient d'être dit touchant l'enseignement de l'Esprit, que Dieu ne révèle à personne, quelque docile, pieux,

obéissant qu'il soit, une autre sagesse et une autre doctrine que celle qui nous est révélée dans sa Parole. Il ne veut pas nous rendre « sages au-delà de ce qui est écrit. » Christ ouvrit l'esprit de ses apôtres « pour entendre les Ecritures ([Luc, XXIV, 45](#)), » et le coeur de Lydie « afin qu'elle se rendit attentive aux choses que Paul disait ([Actes, XVI, 14](#)). » Si David demande que Dieu dessille ses yeux, c'est « afin qu'il regarde aux merveilles de sa loi ([Ps. CXIX, 18](#)). » La Bible est ainsi le sujet, l'objet de l'enseignement divin ; elle en est aussi le moyen et la méthode. La Bible par la Bible. Tout ce qui lui est contraire, tout ce qu'on peut y ajouter, tout ce qui est en dehors d'elle, est sans valeur et ne peut être attribué qu'à l'esprit de ténèbres.

III. Règles d'interprétation

A. Première règle.

Il faut, autant que possible, prendre les mots dans leur sens ordinaire et usuel. Les écrivains sacrés parlaient et écrivaient pour être compris ; il est évident qu'ils ont dû se servir de mots connus, et les employer dans le sens qu'on leur donnait habituellement. Déterminer ce sens usuel des mots et des phrases est donc la première chose à faire, une première règle très simple à observer. Cette règle s'applique au langage figuré, comme au langage littéral.

Que les écrivains inspirés nous disent en langue vulgaire « Il n'y en a aucun qui fasse le bien », ou en style figuré : « toute chair a corrompu sa voie sur la terre, » ils expriment une seule et même vérité sous deux formes différentes ([Rom., III, 12](#)· [Gen., VI, 12](#)). Ils disent que la repentance est nécessaire au pardon ([Esaïe, LV, 7](#)) ; ils ajoutent que l'une et l'autre, la repentance et le pardon, sont des dons de Dieu ([Actes, V, 31](#)). Le langage du prophète et celui de l'apôtre sont également simples. En général, et pour l'exposé de toutes les grandes doctrines de l'Evangile, le langage de la Bible est remarquablement simple, clair et précis. L'existence et les perfections de Dieu, l'unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, la chute de l'homme; la corruption de la nature humaine, notre responsabilité morale ; la rédemption par le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, le renouvellement du coeur par l'influence du Saint-Esprit, la libre et souveraine grâce de Dieu, la sanctification progressive des chrétiens, leur bonheur éternel, tout est nettement exposé dans de nombreux passages, dont les termes ne peuvent signifier que cela, ou bien ils ne signifient plus rien.

Malgré la simplicité de cette règle, elle a été souvent violée dans l'interprétation des Ecritures. L'esprit humain a voulu découvrir des sens nouveaux, profonds, mystérieux. Origène, frappé de ce que le nom de Kéturah, l'épouse de la vieillesse d'Abraham, signifie « bonne odeur, » et remarquant que ces mots sont employés quelquefois en parlant de ceux qui édifient leurs frères par leur vie exemplaire, conclut que, dans sa vieillesse, Abraham devint extraordinairement saint. Coccéius, beaucoup plus moderne, pense que les brebis et les boeufs de [Ps. VIII, 7, 8](#), représentent les chrétiens, tandis que les oiseaux et les poissons représentent les infidèles; il résulte de là, selon lui, que tous les hommes, bon gré mal gré, sont soumis à la puissance de Jésus-Christ.

Une erreur du même genre change toute l'histoire en fable, et réduit tous les miracles de Jésus à de simples faits tout ordinaires, travestis par l'ignorance ou par le fanatisme. A ce compte, l'Ecriture-Sainte n'a plus d'autre signification que celle que lui prête l'imagination de chacun. En tout cas, elle n'a plus de sens par elle-même; elle n'a que le sens qu'on y met.

Mais si l'on doit poser en règle d'interprétation l'obligation de prendre les mots dans leur sens naturel, cela ne signifie pas qu'on doive les prendre dans un sens littéral. Au contraire, chaque langue a des locutions particulières qui lui sont propres, et les traduire littéralement serait leur ôter leur sens vrai. La langue hébraïque en avait un certain nombre dont nous allons indiquer les principaux.

Hébraïsmes.

1. Les Juifs remplaçaient souvent l'adjectif par un substantif qualificatif correspondant, et les auteurs grecs du Nouveau-Testament ont conservé cette particularité de style. Ils disent ainsi : l'Esprit de la promesse, pour l'Esprit promis ([Ephés., I, 13](#)) ; - l'oeuvre de votre foi, le travail de votre charité, la patience de votre espérance, pour votre oeuvre fidèle, votre charitable travail, votre confiante patience ([1 Thes., I, 3](#)).
2. Si quelqu'un avait une qualité ou un vice particulier, les Hébreux l'appelaient quelquefois le fils ou l'enfant de ce vice ou de cette qualité. - [1 Sam., II, 12](#). les fils d'Héli étaient de méchants hommes; en hébreu, il y a : « fils de Bélial. » - [Luc, X, 6](#). En grec : « fils de la paix. » - [Ephés., V, 6-8](#). enfants de rébellion, enfants de lumière, c'est-à-dire hommes rebelles, hommes éclairés. Voyez encore [Matth., XXIV, 15](#)· [Marc, XIII, 14](#)· [Rom., VII, 24](#)· [1 Jean, III, 10](#)· [Jacq., II, 4](#)· [Héb.,](#)

[1, 3· Apoc., III, 10](#). Dans quelques-uns de ces passages cependant, il y a peut-être quelque emphase à côté du sens ordinaire de cette locution.

3. Les comparaisons sont exprimées en termes extrêmement énergiques. - Si quelqu'un vient vers moi et ne hait pas son père, etc. ([Luc, XIV, 26](#), cf. [Matth., X, 37](#)), « aime son père plus que moi. » - Voyez encore [Jean, XII, 25· Rom., IX, 13· Gen., XXIX, 31· Deut., XXI, 45](#).

La comparaison peut se présenter sous une forme négative. [Gen., XLV, 8](#), signifie : C'est plutôt Dieu que vous. [Marc, IX, 37](#), signifie « Ne reçois pas seulement moi, mais celui, etc. » Cf. [Exode, XVI, 8· 1 Sam., VIII, 7· Matth., V, 39· Luc, XIV, 12](#), etc.

4. Le pluriel se rapporte souvent à un seul objet, mais en indiquant qu'il s'en trouve près de là d'autres semblables; les montagnes d'Ararat, les villes que Lot habitait ([Gen., VIII, 4· XIX, 29](#), cf. [Juges, XII, 7· Néh., III, 8](#), et [Matth., XXIV, 1](#), où probablement un seul disciple prit la parole. [Luc, XXIII, 36](#), etc.).
5. Les noms des parents sont souvent employés pour désigner leur postérité. - [Gen., IX, 25](#). Canaan, c'est-à-dire ses descendants. (La malédiction prononcée en cette circonstance ne tomba point sur ceux qui furent pieux, Melchisédec, Abimélec, la Cananéenne de l'Evangile, etc. ([Gen., XIV, 18-20· XX, 6· Matth., XV, 22-28](#)). Les noms de Jacob et d'Israël sont de même fréquemment employés pour désigner les Israélites.
6. Le mot fils désigne souvent des descendants éloignés, sans égard au nombre des générations intermédiaires. Cela arrive, du reste, dans presque toutes les langues. - Les prêtres sont appelés fils de Lévi. Méphiboseth, le fils de Jonathan, est appelé fils de Saül ([2 Sam., XIX, 24](#). Voyez aussi [Gen., XLVI, 22· Zach., I, 1](#), cf. [Esdras, V, 1· 1 Chron., 1, 17](#)).

Il résulte de là que le mot frère signifie aussi par extension une parenté collatérale quelconque. Abraham, oncle de Lot, est appelé son frère ([Gen, XIV, 16· XXIX, 12, 15](#)). On a même l'exemple des descendants de Barzillai par sa fille qui sont appelés du nom de leur ancêtre maternel (Esdras, II, 61. Néh., VII, 63). Notre Seigneur est aussi appelé fils de David, parce qu'il en descendait légalement par Joseph et naturellement par Marie.

La connaissance de ces diverses locutions fera disparaître souvent des contradictions apparentes; ainsi Hathalie, appelée fille d'Homri et fille d'Achab ([2 Rois, VIII, 18, 26](#)) ; Homri était son grand-père. - Voyez aussi [1 Rois, XV, 10](#), et 2 Chron., XIII, 2. 1 Chron., III, 15, et 2 Chron., XXXVI, 9, 10.

Semi-hébraïsmes.

1. Certains nombres sont pris quelquefois dans un sens indéfini. - Dix, outre son sens exact, a un sens général et signifie plusieurs ([Gen., XXXI, 7· Dan., I, 20](#)). Quarante signifie beaucoup ([2 Rois, VIII, 9· Ezéch., XXIX, 11, 13](#)). Persépolis était appelée la ville aux quarante tours, bien qu'elle en comptât davantage. Sept et septante indiquent un nombre sans fin ([Prov., XXVI, 16, 25· Ps. CXIX, 164· Lévi., XXVI, 24](#)). Nous devons pardonner soixante-dix fois sept fois. Les sept démons de Marie Magdelaine indiquent de grandes et mystérieuses souffrances et peut-être une extrême perversité ([1](#)).
2. Les chiffres ne sont pas toujours indiqués avec une très-rigoureuse précision. Cf. [Nomb., XXV, 9](#) (24,000) avec [1 Cor., X, 8](#) (23,000). - [Juges, XI, 26](#). 300 au lieu de 293. - Voyez encore [Josué, IV, 19· Nomb., XXXIII, 3· XIV, 33· Juges, XX, 46](#), etc.
3. Quelquefois un verbe est employé comme indiquant un fait, un état ou une action, tandis qu'il constate seulement que ce fait existe ou que cette action a eu lieu. - Il nettoiera, pour: il déclarera nettoyé ([Lévi., XIII, 13](#), hébreu). La lettre tue, c'est-à-dire elle déclare que la mort est une conséquence du péché ([Rom., V, 20· Philip., III, 7](#). Voyez aussi [Rom., IV, 15· VII, 9· 2 Cor., III, 6](#)). Le prophète vient « pour détruire la ville, » c'est-à-dire pour annoncer sa destruction ([Ezéch., XLIII, 3](#), cf. [Jér., I, 10· Esaïe, VI, 10](#)).

Des noms propres.

Il importe de remarquer à propos des noms propres de villes ou d'individus qui se rencontrent fréquemment que :

1. Différents personnages ont souvent le même nom. - Ainsi, Pharaon (le roi ou gouverneur, dérivé de phre, soleil) était le nom commun et général de tous les rois d'Egypte depuis Abraham jusqu'à l'invasion de l'Egypte par les Perses, comme Ptolémée fut leur nom depuis la mort d'Alexandre. Abimélec (le roi mon père) semble avoir été un nom commun à tous les rois des Philistins; Agag, le nom des rois Amalécites. - Ben-Hadad (fils du soleil), le nom des rois de Damas; César-Auguste, celui des empereurs romains. Celui qui est mentionné [Luc. II, 1](#) était le second du nom d'Auguste. Le César sous le règne duquel Jésus-Christ fut crucifié, était Tibère.. Celui auquel Paul en appelle, et qui est désigné sous les deux noms de César et d'Auguste était Néron ([Actes, XXV, 21](#)). Les rois égyptiens et philistins semblent avoir eu, comme les empereurs romains, un nom propre à côté de leur nom général, Pharaon Nécho, Pharaon Hophra , Abimélec Akis ([1 Sam., XXI, 11](#), cf. [Ps. XXXIV](#))

De même dans le Nouveau-Testament plusieurs rois apparaissent sous le nom d'Hérode; Hérode, dit le Grand , qui fit égorger les petits enfants de Bethléem; Archélaüs, son fils, qui lui succéda sur la moitié de son royaume; Hérode, le tétrarque, son fils aussi, qui lui succéda en Galilée et fit mourir Jean-Baptiste; son autre fils Philippe-Hérode, qui régna sur une partie de la Syrie et de la Galilée. Hérode Agrippa, frère d'Hérodiad, neveu des précédents, réunit de nouveau dans sa main le royaume tout entier, fit périr Jacques par l'épée, et mourut misérablement à Césarée. Hérode Agrippa, son fils, d'un caractère bien différent, eut avec Paul des rapports qui semblent indiquer chez lui quelque chose de sérieux, quoique la politique l'empêchât d'arriver à une foi véritable. Il faut distinguer encore plusieurs Jean, plusieurs Jacques, plusieurs Marie, etc.

2. Il y a plusieurs villes du même nom. Césarée de Philippe et Césarée en Galilée. Antioche en Syrie et Antioche en Phrygie. Mitspa de Galaad où Jephthé demeurait, Mitspa de Moab, Mitspa de Guibha, Mitspa en Juda, etc.
3. D'autres fois un même nom sert à désigner une personne et un pays ou une ville. Magog était un fils de Japhet; c'est aussi le nom d'un pays habité par un peuple appelé Gog, duquel sont issus probablement les Scythes, les Tartares, puis les Turcs ([Ezéch. , XXXVIII](#)· [Apoc., XX, 8](#)).
4. Quelquefois une personne ou une ville est désignée sous deux noms différents. Le beau-père de Moïse est appelé tantôt Hobab, tantôt Jéthro ([Juges, IV, 11](#)· [Exode, III, 1](#)). Réhuel, au contraire , bien qu'appelé père de Séphora, n'était probablement que son grand-père ([Exode, II, 18](#)). Matthieu s'appelait aussi Lévi; Thomas et Didyme sont le même apôtre. Jude s'appelait aussi Judas, Thaddée ou Lebée.

Horeb et Sinaï , deux pics différents d'une même masse de montagnes, sont pris tour à tour pour désigner la chaîne tout entière.

Césarée s'appela d'abord Laïs, puis Dan ([1 Rois, XII, 29](#)· [Juges , XVIII, 29](#)).

Le lac de Génésareth s'appela d'abord mer de Kinnéret, puis mer de Galilée et mer de Tibériade.

L'Abyssinie moderne s'appelle tantôt Ethiopie, tantôt Cus. La Grèce porte le nom de Javan (Ionie), l'Egypte ceux de Ham et de Rahab.

Jérusalem s'appelait d'abord Jébus. La mer Morte, la mer salée, la mer de la campagne, la mer orientale, désignent la même mer ([2 Rois, XIV, 25](#)· [Gen., XIV, 3](#)).

Le Nil est appelé Sihor ([Josué, XIII, 3](#)), ou quelquefois, avec emphase, le fleuve; deux noms qui, ailleurs, sont donnés à d'autres fleuves encore.

La mer Méditerranée a différents noms, mer des Philistins ([Exode, XXIII, 31](#)), grande mer ([Nomb., XXXIV, 6, 7](#)), mer d'Occident ([Deut., XI, 24](#)).

La Terre-Sainte enfin s'appelle tour-à-tour Canaan, Israël, Judée, Palestine , pays de la promesse, pays des bergers, etc.

De même des noms d'hommes. Achaz, fils de Joram, s'appelle encore Hazaria et Jéhoachaz ([2 Rois, VIII, 29](#)· [2 Chron., XXII, 6](#)· [XXI, 17](#)). Jéhoachaz , fils de Josias, s'appelle Johanan et Sallum ([2 Rois, XXIII, 30](#)· [1 Chron., III, 15](#)· [Jér. , XXII, 11](#)). Jéhojadah, le sacrificateur, s'appelle Johanan, et probablement Barachie, autant de noms qui ont

la même signification ([2 Chron. , XXIV, 20](#)· [1 Chron., VI, 9](#)· [Matth. , XXIII, 35](#)). Hosias s'appelle Hazaria, Nathanaël Barthélemy, etc.

Il est très-important, comme on voit, d'étudier au lieu de se contenter d'une lecture superficielle, et de se rendre bien compte, soit de l'identité, soit , au contraire , de la différence des noms, des personnes, et des localités indiquées.

B. Deuxième règle.

Il faut prendre les mots dans le sens indiqué par l'ensemble de la phrase. - Le sens d'un mot peut varier en effet suivant le sens général d'une phrase ou d'un raisonnement; il importe donc de bien déterminer toujours quelle est l'idée particulière que l'écrivain peut avoir en vue, et de se guider d'après cela pour la détermination du sens que le mot peut avoir. Ainsi le mot chair est pris tantôt en bonne, tantôt en mauvaise part; un coeur de chair au lieu d'un coeur de pierre, c'est-à-dire un coeur docile; la chair convoite contre l'esprit, c'est-à-dire les affections sensuelles contre les aspirations spirituelles (voyez [Ezéch., XI, 19](#)· [Rom., VIII, 5](#)· [Ephés., II, 3](#)). Il signifie aussi la nature humaine, sans l'intervention d'aucune autre idée ([Jean , I, 14](#)· [Rom., I, 3](#)· [IX, 3](#)), ou bien encore ce qu'il y a d'extérieur ou de cérémoniel dans la religion ([Gal., VI, 12](#)· [III, 3](#)· Cf. [Philip., III, 3](#)).

- La foi signifie l'Evangile, les grandes doctrines évangéliques ([Gal., I, 23](#)· [1 Tim., III, 9](#)· [IV, 1](#)· [Actes , XXIV, 24](#)) ; - la fidélité ([Rom., III, 3](#)· [Tite, II, 10](#), grec; et probablement [Gal., V, 22](#)).
- Une preuve ([Actes, XVII, 31](#) , grec) ; - la conviction du devoir ([Rom., XIV, 23](#)) , d'une manière générale la confiance de coeur et d'esprit aux promesses de Dieu ([Héb., XI](#)), et d'une manière plus spéciale l'assurance du salut qui est en Jésus ([Rom. , III , 28](#)).
- Les mots salut et délivrance, qui se rendent souvent dans l'original par le même mot, se disent tantôt d'une délivrance extérieure et terrestre ([Exode, XIV, 13](#)· [Actes, VII, 25](#), grec), tantôt d'une guérison ([Jacq., V, 15](#)), plus habituellement de la justification des pécheurs complètement achevée dès ici-bas ([Ephés., II, 8](#)· [Luc, I , 77](#)), ou de l'ensemble des bénédictions accordées au croyant , depuis le pardon assuré jusqu'à la jouissance de la gloire éternelle ([Rom., XIII, 11](#)); quelquefois ils désignent simplement l'Evangile lui-même ([Héb., II , 3](#)).

Le sang ne signifie pas la même chose dans la phrase « que son sang soit sur nous et sur nos enfants ([Matth., XXVII, 25](#)), » que dans cette autre : « Dieu a fait d'un seul sang tout le genre humain ([Actes, XVII, 26](#)). » Il a encore une autre signification dans [Rom., V, 9](#)· [Héb., IX , 14](#) , etc.), où il indique l'obéissance de Christ jusqu'à la mort de la croix.

Grâce signifie dans son idée générale faveur. Appliqué à Dieu, ce mot désigne sa bienveillance envers des hommes qui ne l'ont pas méritée ([2 Tim. , I, 9](#)); ou bien les différents dons qui procèdent de la grâce, la justification ([Rom., V, 15](#)), la force et la sainteté ([2 Cor., XII, 9](#)), la gloire éternelle ([1 Pierre, I, 13](#)). La Parole de sa grâce ([Actes, XIV, 3](#)), c'est l'Evangile. Ce sont aussi les doctrines de l'Evangile ([Héb., XIII, 9](#)), en opposition avec les rites cérémoniels.

On pourrait multiplier ces exemples.

La même règle qui nous oblige à tenir compte du contexte nous aide à décider si un mot doit être pris au propre ou au figuré. C'est ainsi que l'on comprendra dans quel sens les chrétiens sont appelés des pierres vives ([1 Pierre, II, 5](#)), ce que signifient les armes de lumière ([Rom., XIII, 12](#)), ce que c'est que ceindre les reins de son entendement ([1 Pierre, I, 13](#)) , quel est le lavage dont les chrétiens sont lavés ([1 Cor., VI, 11](#)) , ce que signifient les mots de Christ : Ceci est mon corps, ou ces autres : Laisse les morts ensevelir leurs morts.

Les figures employées par les écrivains sacrés sont en général empruntées à l'analogie des faits ou des phénomènes matériels. Les changements et bouleversements politiques sont représentés par des tremblements de terre, des tempêtes , des éclipses, etc. ([Jér., IV, 23-28](#)· [Esaïe, XIII , 10, 13](#)· [Matth., XXIV, 29](#)· [Actes, II , 19](#)). Les rosées fertilisantes, les pluies , les rivières représentent des bénédictions spirituelles ([Esaïe, XXV, 6](#)· [Jean, IV, 13, 14](#)). Les bêtes féroces, les aigles et les autres oiseaux de proie représentent des oppresseurs. Une corne désigne la puissance , une verge un châtiment, la lumière la joie, et les ténèbres le deuil ou l'ignorance ([Esaïe, V, 20](#)· [Ps. XCVII,](#)

[11· Ephés., V, 14](#)). La communion avec Dieu est représentée sous l'image d'un mariage; l'adultère c'est la violation de cette alliance par l'idolâtrie. La vigne, c'est l'Eglise ([Esaïe, V, 1-7](#)).

C. Troisième règle.

Il faut tenir compte du contexte. - Quelquefois, en effet, l'ensemble de la phrase ne suffit pas pour déterminer le sens d'un mot; il faut remonter plus haut, et voir ce qui précède et ce qui suit. On trouve alors :

1. Des mots ou des passages dont le sens est expliqué par les écrivains eux-mêmes, soit par des définitions, soit par des exemples, soit par des expressions qui en précisent la signification et la portée. - Par exemple, la foi, dans le chap. [XI](#) des Hébreux, est d'abord définie une substance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit point; puis l'écrivain sacré montre par des exemples ce que la foi est véritablement dans la pratique. Aucun passage dans la Bible ne prouve mieux que ce chapitre combien il doit nous être précieux que le livre de Dieu soit un livre, non de systèmes et de théories, mais d'exemples et d'actions. Les faits expliquent les définitions. Le mot substance du verset [1](#) (en grec, hypostase) désigne proprement toute chose qui, placée sous une autre, sert à la maintenir. La foi est le soutien, le piédestal, le porteur des choses qu'on espère. Aucun mot ne pouvait mieux que celui de substance, *adopté par la version anglaise et par celle de Lausanne*, rendre l'idée exacte de l'original, et cependant ce mot n'est pas clair. Les autres versions traduisent : La foi rend présentes les choses, etc. En [Héb., 1, 3](#), elles le traduisent par personne, et en [2 Cor., XI, 17](#), par sujet (de se glorifier). La version de Lausanne elle-même dans ce dernier passage s'est servi du mot sujet.

Toutes ces traductions sont exactes, autant qu'une traduction peut l'être; mais il n'en est pas moins vrai que la force et la plénitude du mot original ne peuvent être rendues dans notre langue. La définition serait donc incomplète pour nous, si l'apôtre ne rendait sa pensée claire dans toutes les langues, en la traduisant en exemples.

Le mot perfection est également défini plusieurs fois. Il signifie ([Ps. XXXVII, 37](#)) un coeur intègre, droit, bienveillant, sans fraude, comme ([1 Chron., XII, 33, 38](#)) un coeur assuré, de bon coeur; c'est le sens qu'il a généralement dans l'Ancien-Testament. Dans le Nouveau, il signifie, on bien la connaissance claire et parfaite de la vérité révélée ([Héb., V, 14](#); [1 Cor., II, 6](#); [Philip., III, 15](#)), ou la possession plus ou moins complète de toutes les grâces que Dieu accorde au caractère chrétien ([Jacq., I, 4](#); [2 Pierre, I, 5-7](#)).

Le mot mystère ([Ephés., III, 4, 5](#)) s'applique à la participation des Gentils aux bienfaits de l'Evangile; ailleurs nous avons le mystère de la piété, le mystère « iniquité, le nom mystère ! de la grande Babylone. Le contexte est dans ce cas nécessaire à l'interprétation du mot.

Les éléments du monde ont pareillement des sens différents, qui sont expliqués par le contexte ([Gal., IV, 3, 9, 10](#); [Héb., II, 5](#); [VI, 5](#); [1 Cor., X, 11](#)).

Il arrive souvent aussi, même dans le style de la narration, que certains détails obscurs sont expliqués ou complétés par d'autres détails; ainsi les paires d'animaux qui entrèrent dans l'arche ([Gen., VI, 19, 20](#); [VII, 2, 3](#); la cécité de Jacob n'était que partielle ([Gen., XLVIII, 8, 10](#)); la fidélité dans l'accomplissement des promesses faites à Jacob ne fut pleinement révélée aux Israélites que lors de la sortie d'Egypte ([Exode, VI, 3](#), cf. [Gen., XIII, 4](#)); le mot tout ([Exode, IX, 6](#)) est expliqué au verset [20](#) par quelques réserves. D'après [Nomb., VIII, 24](#), cf. [IV, 3](#), les lévites passaient par un noviciat de cinq ans avant d'entrer en fonctions; [Nomb., XIV, 30](#), se complète de même par [Josué, XIV, 1](#); - et [Josué, XI, 19](#), par [XV, 63](#).

2. En l'absence d'une définition Positive le sens d'un mot est quelquefois déterminé, soit par l'emploi d'un mot synonyme, soit par l'opposition d'un mot contraire. - [Gal., III, 17](#), le testament fait avec Abraham est expliqué par la promesse que Dieu lui fit. - [Rom., VI, 23](#), la mort, salaire du péché, a un sens profond que fait ressortir dans la phrase suivante la vie éternelle, don gratuit de Dieu. - Les mots « enracinés et édifiés en Christ » sont expliqués par ceux qui suivent, « affermis dans la foi ([Col., II, 7](#)). » - [Rom., IV, 5](#), s'explique par l'ensemble du chapitre, et notamment par verset 2, où l'apôtre expose ce qu'on doit entendre par la foi qui justifie. De même [Jacq., II, 14](#), s'explique par le contexte en ce qui concerne les oeuvres véritables, bien distinctes des oeuvres de la loi. Notre Seigneur dit de même : Qui croit au Fils a la vie éternelle ([Jean, III, 36](#)), et le mot qui suit :

« Celui qui ne croit pas, » signifie littéralement en grec celui qui n'obéit pas, notre Seigneur voulant faire bien comprendre que la foi qui sauve, c'est le principe d'une obéissance sans réserve.

On peut comparer encore [1 Jean, III, 9](#), avec [I, 6](#); [II, 4, 9, 15](#), où les mots « ne pêche plus » s'expliquent de l'habitude du péché.

Le parallélisme de plusieurs passages des Ecritures sert souvent, quand on l'examine de près, à faire mieux ressortir la portée de certaines expressions. On distingue le parallélisme par gradation, le parallélisme synonymique et le parallélisme par antithèse.

Le parallélisme par gradation consiste dans l'emploi successif de mots à peu près synonymes, mais de plus en plus précis et énergiques.

On a souvent cité sous ce rapport l'exemple du psaume.

Bienheureux est l'homme qui

Ne vit point	selon le conseil	des méchants.
Ne s'arrête point	dans la voie	des pécheurs.
Ne s'assied point	sur le banc	des moqueurs.

On y remarque tout à la fois progression dans l'idée de la persévérance dans le mal, depuis la simple habitude jusqu'au parti pris de s'arrêter et de se fixer, et progression dans la perversité depuis l'indifférence naturelle, en passant par la méchanceté, jusqu'à l'incrédulité profane et moqueuse. Les termes de nos versions françaises ne rendent qu'imparfaitement l'énergie de la gradation de l'original. - Cf encore [Ps. XXIV, 3, 4](#); [Esaïe, LV, 6, 7](#).

On trouvera ([Prov. XVI, 32](#)) un exemple de parallélisme par voie de synonymie, c'est-à-dire deux membres de phrase s'expliquant l'un par l'autre, sans que la pensée en soit sensiblement modifiée. - Quelquefois le parallélisme s'étend sur un chapitre tout entier, ou sur une portion considérable de chapitre; ainsi au [psaume CXXXII](#).

Les versets 1-6	correspondent	au verset 12 ,
Le verset 7		au verset 13 ,
Le verset 8		au verset 14 ,
Le verset 9		aux versets 15, 16 ,
Le verset 10		aux versets 17, 18 .

Voyez pareillement [Ps. CXXXV, 15-18](#).

L'Ecriture met souvent en saillie, au moyen du parallélisme, une idée que l'expression simple ne ferait pas ressortir. Ainsi ([Luc, XII, 47, 48](#)) l'opposition entre celui qui a connu et celui qui n'a pas connu la volonté de son maître, met en évidence ce fait que, plus un homme a de lumières, plus il est responsable aussi de l'usage qu'il fera des grâces qu'il a reçues.

Quant au parallélisme par voie d'antithèse, on en trouve quelques exemples [Prov., X, 7](#) ; [XI, 24](#)· [Osée, XIV, 9](#). «Les voies de l'Eternel sont droites ; aussi les justes y marcheront, mais les rebelles y tomberont. »

Notons encore le parallélisme métrique ou synthétique; il ne se rapporte qu'à la forme, à la construction de la phrase, et il suffit de le mentionner ([Ps. XIX, 7-11](#) ; [CXLVIII, 7-13](#)· [Esaïe XIV, 4-9](#)).

3. Quelquefois un mot, exprimant une idée générale et absolue, doit être pris dans un sens particulier, restreint, que détermine, soit une circonstance particulière, soit l'ensemble des déclarations de l'Ecriture sur un point de doctrine. Quand David s'écrie : Fais-moi droit, ô Eternel, selon ma justice et mon intégrité ([Ps. VII, 8](#)), il ne parle que de son droit dans ses rapports avec Cus, benjamite. La qualité de juste, ou homme de bien, est ainsi attribuée à des hommes injustes et méchants, mais innocents dans un cas particulier ([1 Rois, II, 32](#)· [2 Sam., IV, 11](#)); même à Sodome et à Gomorre dans un sens relatif ([Ezéch., XVI, 52](#). Le conseil d'Achitophel est appelé bon, la conduite de l'économe infidèle est approuvée, mais toujours à un point de vue seulement, et non d'une manière générale. - [Jean, IX, 3](#), signifie que la cécité de l'aveugle-né ne peut être attribuée, comme le croyaient les disciples, à un péché commis. - [Jacq., V, 14](#), s'explique par les versets [15](#) et [16](#) ; il s'agit de la guérison du corps, et non du salut de l'âme, comme le prétendent les

catholiques-romains, qui croient trouver dans ce passage de quoi justifier leur cérémonie de l'extrême-onction.

L'ironie de certains passages est évidente, et dans ce cas les mots signifient, le contraire de ce qu'ils semblent exprimer (1 Rois, XXII, 15; XVIII, 27· Nomb., XXII, 20 (cf. les versets 12 et 32). Juges, X, 14· Marc, VII, 9· 1 Cor., IV, 8).

4. Il faut encore apporter une grande attention, soit aux parenthèses qui interrompent le sens de la phrase, soit aux particules qui servent, au contraire, à relier, mais dans un sens et avec une idée particulière, différents membres de phrase, ou les différentes parties d'un argument.

Si la parenthèse est courte, elle ne fait point de difficulté (Philip., III, 18, 19· Actes, I, 15). Mais quand elle est longue, comme cela arrive souvent dans les lettres de Paul, elle peut embarrasser la phrase, et faire oublier le point de départ; ainsi Ephés., III, 2-IV, 1; dans ce cas on reproduit volontiers à la fin de la parenthèse les mots qui l'avaient précédée (Philip., I, 27-II, 16; et peut-être III, 2-XIV, fin). Les mots donc ou c'est pourquoi indiquent souvent la fin de la parenthèse, comme les mots car ou parce que en indiquent le commencement (Rom., II, 11-16, ou 3-15· 2 Cor., VI, 2· Ephés., II, 14-18).

Quant aux particules, il suffit de jeter les yeux sur un dictionnaire quelconque pour se convaincre du grand nombre de sens particuliers dont elles sont susceptibles : alors, donc, par, pour, etc. Le mot donc, qui annonce une conclusion dans la plupart des cas, n'indique quelquefois que la reprise d'une pensée abandonnée, ou la récapitulation d'un certain nombre d'idées (Matth., VII, 24; voyez 21· 1 Cor., VIII, 4; voyez 1· Marc, III, 31; voyez 21· Jean, VI, 24; voyez 22· Gal., III, 5; voyez 2).

La relation des idées est quelquefois obscurcie par l'emploi de la forme dialoguée, que rien n'indique ou ne fait pressentir; les objections et les réponses ne sont pas aussi nettement indiquées dans l'Ecclésiaste, par exemple, que dans le livre de Job (voyez aussi Rom., III, 4 et suiv. Esaïe LII, 13 et suiv. Ps. XX, 15; CIV, 1 et suiv. ; CXVIII, 1 et suiv.).

La succession des temps, des moments, des époques, n'est pas toujours bien précisée dans les narrations historiques, bien moins encore dans la prophétie, où les divers horizons se confondent fréquemment.

Ou bien les prémisses d'un raisonnement sont indiquées, et la conclusion manque; parfois l'inverse a lieu. Quelquefois l'auteur aborde la réponse à une objection, sans avoir prévenu le lecteur de ce fait nouveau de son argumentation. L'apôtre Paul surtout présente de nouveaux exemples de ces infractions à la logique vulgaire et de ces entraînements de la pensée (voyez, par exemple, Rom., III, 22-21; VIII, 17, 18; IX, 6, etc.).

Ajoutons enfin que le contexte peut quelquefois seul déterminer si une expression doit être prise au sens littéral ou au figuré, et ce point de vue est en certains cas fort important. - Ainsi le baptême (1 Pierre, III, 21) doit être pris dans un sens moral et intérieur, non dans le sens matériel littéral. De même porter les péchés ou la peine des péchés (Jean, I, 29· Exode, XXVIII, 43· Lévi., XIX, 8).

L'esprit de fornication (Osée, IV, 12, et souvent dans Ezéchiel), s'expliquent par les mots qui suivent : les sacrifices aux faux dieux.

Manger le corps du Seigneur (Jean, VI, 57, et ailleurs), doit s'entendre spirituellement, comme le contexte l'indique. Si le vin est appelé le sang du Nouveau-Testament (Matth., XXVI, 28), les mots fruits de la vigne (29) impliquent que l'expression était figurée.

Le feu (1 Cor., III, 15), sur lequel Rome a fondé son purgatoire, est pris dans un sens spirituel, comme l'or, l'argent, le bois, le chaume, au verset 12. L'union de Christ avec l'Eglise, et non pas le mariage, est appelée un mystère (Ephés., V, 32. - Voyez encore Esaïe, LI, 1· 1 Cor., V, 8· Matth., XVI, 6, 12).

D. Quatrième règle.

Il faut tenir compte du but général du livre. - Cette règle n'est que l'extension de la précédente, dans le cas où le contexte ne suffirait pas à dissiper le doute, à faire disparaître toute obscurité. Les auteurs inspirés résumant quelquefois eux-mêmes les matières qu'ils traitent plus spécialement, soit dans un livre, soit dans un fragment ou dans une section de livre. (Voyez Rom., III, 27). « Nous concluons donc que l'homme est justifié par la foi, sans les oeuvres de la loi. Voyez encore une conclusion dogmatique (Ephés., II, 11, 12), une conclusion pratique (Ephés., IV, 1-3), et d'autres conclusions de détail (III, 13; IV, 17, 25; V, 1, 7; VI, 13, 14), qui sont toujours annoncées par donc ou c'est pourquoi.

L'objet spécial des Proverbes est indiqué [Prov., I, 1-4, 6](#), celui des Evangiles, [Jean, XX, 31](#), celui de la Bible, [Rom., XV, 4](#), [2 Tim., III, 16, 17](#).

Le but particulier de certains fragments résulte des circonstances dans lesquelles ils ont été écrits; ainsi pour la plupart des psaumes ([Ps. XC, XVIII, XXXIV, LI, III](#), etc.). Les cantiques des degrés ou de Mahaloth (Ps. CXX-CXXXIV) étaient peut-être destinés à être chantés par les Juifs dans leurs voyages annuels à Jérusalem; ce fait, quand on se le rappelle, donne un sens tout nouveau et beaucoup plus clair à quelques passages qui restent obscurs sans cela.

Les épîtres aux Colossiens, aux Ephésiens et aux Galates ont été écrites pour exposer certaines doctrines de l'Evangile, et pour réfuter les idées fausses des docteurs judaïsants touchant l'Eglise. Ces trois épîtres peuvent s'expliquer en plusieurs points par la comparaison de plusieurs chapitres des Actes, et notamment du chap. [XV](#) qui renferme l'exposé historique des questions traitées dans ces épîtres.

Mais le moyen le plus sûr d'arriver à bien connaître l'objet particulier de chaque livre de la Bible, c'est l'étude constante et consciencieuse de la Bible elle-même dans toutes ses parties. Une fois cette connaissance acquise, elle facilite tout autre travail; l'intelligence de l'ensemble est assurée, non moins que celle des détails, et telle expression qui paraissait pleine d'obscurité reçoit de l'ensemble des révélations bibliques une clarté de sens tout-à-fait inattendue et riche d'édification. - Ainsi, lorsque notre Seigneur prononce ces paroles : Si tu veux entrer dans la vie garde les commandements, il semble annoncer le salut par les oeuvres; mais quand on se rappelle à qui ces paroles sont adressées, on comprend que Jésus-Christ n'a pas voulu faire autre chose qu'humilier un jeune homme orgueilleux de sa propre justice, en le ployant sous le joug de la loi.

Dans les trente-neuf premiers chapitres d'Esaië, le sujet de chaque oracle est ordinairement indiqué. Mais il ne l'est pas dans les vingt-sept chapitres qui suivent, et ce n'est qu'à force d'étude qu'on parvient à le déterminer. On voit alors que les chap. [LI](#) à [LV](#) forment un seul tout, un ensemble prophétique des consolations données à Israël; on y reconnaît aussi les divisions suivantes : un triple et solennel appel adressé au peuple pour l'engager à écouter ([LI, 1-8](#)), un appel à Dieu en faveur de Sion ([LI, 9-LII, 12](#)), la glorieuse description des souffrances du Messie et de son couvre rédemptrice ([LII, 13-LIII](#)); ce morceau est le centre de l'oracle, les résultats de l'oeuvre du Messie sur les destinées de l'Eglise ([LIV](#)), et enfin ses résultats pour les destinées du monde ([LV](#)).

Il faut savoir distinguer aussi, et ce n'est pas toujours très facile, quand il faut tenir compte du sens général du livre, plutôt que du contexte particulier de la phrase.

Le chap. [XV](#) de Luc, par exemple, renferme plusieurs paraboles adressées aux pharisiens, qui s'étonnaient de ce que notre Seigneur recevait avec joie les pécheurs qui venaient à lui. Au nombre de ces paraboles se trouve celle de l'enfant prodigue. Or, le but évident de saint Luc dans tout son évangile est de recommander le christianisme aux païens, et de faire comprendre que la nouvelle alliance est pour tous, sans distinction de race, sans privilège de naissance. La question est donc de savoir si dans la parabole de l'enfant prodigue le fils aîné représente les pharisiens et le second les pécheurs, point de vue adopté par quelques théologiens et recommandé par le contexte; ou si l'on doit voir dans l'un et dans l'autre l'image du peuple juif et celle des nations païennes, opinion suivie par d'autres théologiens et qui a pour elle la tendance générale du livre de Luc. Les deux opinions, du reste, sont probables, et dans les deux cas la leçon qu'on en peut tirer reste vraie. Il n'en demeure pas moins constant que l'on ne saurait trop faire attention au but que se propose l'auteur, et que c'est dans l'idée générale que se trouve l'explication de bien des doutes ou obscurités de détails.

C'est également une étude attentive du contexte qui peut seule faire comprendre si dans le repos ou sabbatisme, dont parle l'Apôtre [Héb., IV, 3; IX, 10](#), il est question du repos des saints dans la vie éternelle, ou de la paix que l'Evangile donne aux croyants dès la vie présente, pour durer éternellement. - Le personnage de Melchisédec n'a été longtemps revêtu d'un caractère si mystérieux (Héb., VII) que parce qu'on n'avait pas fait attention au but spécial, au point unique que Paul cherche à mettre en saillie; le sacerdoce de Melchisédec était reconnu d'Abraham, bien qu'il fût en dehors d'une généalogie officielle; le père des croyants ne demande pas au prince de Salem quel est son père et de qui il descend, parce que son sacerdoce a des titres plus élevés que ceux de la chair. De même, ajoute l'Apôtre, on peut être un vrai descendant d'Abraham, et reconnaître cependant le sacerdoce de Jésus-Christ, quoique celui-ci n'ait pas non plus la légalité charnelle. Les mots « sans père ni mère » doivent donc se prendre dans le sens le plus restreint possible, et non dans leur sens ordinaire. C'est le contexte qui l'indique.

On résout de la même manière les difficultés que soulèvent certaines contradictions apparentes qu'on a toujours remarquées entre Paul et Jacques. L'un et l'autre apôtre, cela résulte du contexte, prennent le mot foi dans un sens différent. L'un, s'adressant à ceux qui, par tradition, attachent à la vertu humaine une idée exagérée, parle de la foi comme seule efficace pour sauver, mais pour lui l'idée de foi renferme, non-seulement celle de croyances, mais

encore celles de sentiments, d'oeuvres et de pratique. Jacques, au contraire (voyez aussi [1 Jean, II, 1](#)), s'adresse à des Sens qui n'ont qu'un christianisme de paroles, une foi morte, et il veut leur rappeler que nul ne sera justifié par une prétendue foi qui n'aboutirait pas à la sainteté. - Saint Paul permet dans [Rom., XIV, 5](#), des observances qu'il condamne dans [Gal., IV, 10, 11](#) - et pourquoi? C'est encore l'étude des épîtres qui nous explique cette différence. Dans le premier cas, il s'agit de Juifs élevés dans les observances mosaïques, mais convertis à l'Evangile, et qui conservent encore des traces, des souvenirs de leur éducation première, des scrupules de conscience à l'endroit d'une rupture complète : Paul, qui n'est pas suspect d'une fausse tolérance, veut au moins qu'on respecte, et il respecte lui-même les scrupules religieux aussi longtemps que la lumière parfaite de l'Evangile ne les a pas encore dissipés. Dans les Galates, au contraire, il s'agit de païens convertis qui se laissent persuader que la doctrine de la croix ne les sauvera que s'ils se sont placés préalablement sous le joug des cérémonies judaïques.

E. Cinquième règle.

Il faut expliquer l'Écriture par l'Écriture. - Cette règle est à la fois simple, facile et naturelle. Les choses de Dieu ne peuvent se comprendre que par l'Esprit de Dieu ([1 Cor., II, 10-13](#)). Ce n'est que de cette manière qu'on peut arriver, non seulement à l'intelligence de certains passages en particulier, mais encore à la certitude quant à la doctrine des Écritures sur les points de foi et de morale.

Une doctrine n'est véritablement scripturaire que lorsqu'elle renferme et résume toutes les déclarations de l'Écriture en ce qui la concerne ; un devoir n'est véritablement scripturaire que lorsqu'il renferme, en motifs, mobiles et réserves, toutes les prescriptions et tous les enseignements de la Parole de Dieu. Il en est de l'étude de l'Écriture-Sainte comme de l'étude des œuvres de Dieu dans la nature; on examine d'abord chaque fait, chaque phénomène en particulier, et l'on cherche à se rendre compte des détails; puis on classe les observations recueillies, on compare les phénomènes semblables ou dissemblables, et l'on en tire des conséquences qui s'appellent alors des lois générales.

L'importance d'étudier l'Écriture-Sainte de cette manière ressort des malentendus nombreux dont l'absence de cette précaution fut la source chez les Juifs contemporains de notre Seigneur. « Nous avons appris de la loi, disait la foule, que le Christ demeure éternellement; » ils faisaient allusion à [Ps. LXXXIX, 36, 37](#); [Esaïe, IX, 7](#); [Dan., VII, 14](#); mais ils n'auraient pas ajouté: « Comment dis-tu qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé? » s'ils avaient étudié ces passages à la lumière spirituelle et vive de [Esaïe, LIII](#); [Dan., IX, 26](#), etc.

On peut désigner sous le nom général de recherche des parallèles le travail que nous recommandons ici, mais il importe de bien distinguer différents genres de parallélismes : celui des mots et des noms, celui des idées, et celui de la vérité considérée, non dans certains détails, mais dans son ensemble, ce qu'on est convenu d'appeler l'analogie de la foi.

F. Parallélisme des mots et des noms.

Lorsqu'un mot a dans une phrase un sens que l'ensemble de la phrase laisse douteux, on cherche à l'expliquer par le sens plus clair qu'il peut avoir ailleurs. - Si David est appelé un homme selon le cœur de Dieu ([1 Sam., XIII, 14](#), cf. [Actes, XIII, 22](#)), on se demande si, en effet, Dieu a voulu nous le présenter comme un modèle de perfection. Ces deux passages, déjà parallèles, laissant la question douteuse, on recourt à un troisième ([1 Sam., II, 35](#)) où Dieu se sert d'expressions analogues : « Je m'établirai un sacrificateur assuré; il fera selon ce qui est cri mon cœur, et selon mon âme, » paroles qui confirment le sens probable, quoique douteux, qu'on était porté à donner aux paroles des deux premiers textes, c'est-à-dire que David, dans sa conduite publique, officielle, accomplirait la volonté de Dieu et maintiendrait intactes les lois dont Dieu lui aurait confié la garde. Les Psaumes et l'histoire nous disent d'ailleurs combien David fut un homme pieux; et si la phrase citée se rapporte essentiellement à son ministère comme roi théocratique, elle peut s'étendre aussi à sa carrière tout entière, à l'esprit de piété dont il se montra constamment animé, et à la franche et humble repentance qu'il témoigna après sa chute.

L'expression « revêtir Christ », est employée, [Gal., III, 27](#), en parlant de ceux qui ont été baptisés pour Christ; - Rom. XIII, 14, en opposition à ceux qui ont soin de la chair, pour en satisfaire les désirs; - [Col., III, 10](#), revêtir le nouvel homme, implique le renouvellement en connaissance, selon l'image du Rédempteur, c'est-à-dire, versets [12-14](#), en miséricorde, bonté, douceur et surtout en charité, car la charité est le lien de la perfection. Ces expressions s'expliquent les unes par les autres.

Quand saint Paul dit, [Gal., VI, 17](#): Je porte en mon corps les flétrissures du Seigneur Jésus, - ou, [2 Cor., IV, 10](#), l'état de mort du Seigneur Jésus, il ne veut pas parler, comme l'ont prétendu certains théologiens, des stigmates et des plaies de la croix que l'Apôtre aurait eu reproduites en son corps, «une manière miraculeuse ou autre; mais,

comme on peut s'en convaincre par [2 Cor., XI, 23](#) et suiv., des peines et des souffrances qu'il endure pour la prédication de l'Evangile.

Quant aux noms propres, ce parallélisme est souvent très important, et il rend sensibles ou fait ressortir des faits et des vérités qui perdraient sans cela de leur importance et de leur signification. La mention que fait le Psalmiste, [Ps. CVI, 19](#), du veau que les Israélites firent en Horeb, est rendue plus frappante encore par cette circonstance mentionnée [Exode, XXXII](#), que ce fut dans le lieu même où Dieu avait fait alliance avec eux, et où ils venaient à peine de renoncer solennellement à l'idolâtrie, qu'ils commettaient cet acte d'idolâtrie et de rébellion. - Le caractère de Balaam ([Nomb., XXII-XXIV](#)) laisse du vague dans l'esprit; on se demande s'il fut véritablement prophète et, dans ce cas, quels furent les causes de sa chute : la réponse à ces questions se trouve dans les passages parallèles du Nouveau-Testament ([2 Pierre, II, 15](#)· [Jude, 11](#)· [Apoc., II, 14](#)); il aimait le salaire d'iniquité; il était avare, et ne recula devant aucun crime pour satisfaire sa passion.

On distingue au moins trois espèces différentes de parallélisme dans les mots :

1. Quand la même chose est exprimée dans les mêmes termes; ainsi [Exode, XX, 2-47](#), et [Deut., V, 6-18](#)· [Ps. XIV](#) et [LIII](#)· [Esaïe, II, 2-4](#); et [Michée, IV, 1-3](#). Dans ce cas un passage vient à l'appui de l'autre et peut servir à jeter du jour sur son sens exact. [Esaïe, VI, 9, 10](#), par exemple, est cité six fois dans le Nouveau-Testament, et la comparaison de ces six passages ne peut qu'aider à faire comprendre la pensée du prophète;
2. Quand les mêmes faits sont racontés à peu près de la même manière, avec la reproduction d'expressions parfois identiques, comme cela a lieu dans l'Exode, le Lévitique et le Deutéronome, pour l'histoire de Moïse; dans les livres de Samuel, des Rois et des Chroniques, pour l'histoire de la royauté; dans les Evangiles, pour la vie et les enseignements de Jésus-Christ. Un récit en complète alors un autre, ou l'explique. Les mots difficiles sont rendus clairs par les mots parallèles de l'autre version. Parfois ils se modifient l'un l'autre (voyez [Matth., II, 1](#); et [Luc, II, 1-4](#));
3. Enfin, quand les mêmes mots ou locutions sont employés dans des contextes différents. L'expression « la saine doctrine, » qui se retrouve [1 Tim., I, 10](#); [VI, 3](#)· [2 Tim., I, 13](#); [IV, 3](#)· [Tite, I, 9](#); [II, 1, 2, 8](#), signifie évidemment, par la comparaison de ces passages, les simples et grandes doctrines de l'Evangile, par opposition aux subtilités de l'école, et considérées dans ce que leur influence a de sanctifiant. Dans des cas de ce genre, si le sens d'un mot est déterminé par son contexte en un passage, il peut servir à déterminer le sens qu'il doit avoir là où rien ne vient aider à le fixer. Ainsi le mot chair, qui est vague [Rom., VII, 18](#), doit être pris dans le sens qu'il a [VIII, 8](#): état naturel de péché.

Quelquefois deux phrases, quoique parallèles, et en elles-mêmes identiques, ont des significations différentes ([Jean, I, 21](#)· [Matth., XI, 14](#)· [Jean, V, 31](#); [VIII, 14](#)· [Actes, IX, 7](#); [XXII, 9](#)· [Luc, I, 33](#)· [1 Cor., XV, 24](#)).

L'examen fait ordinairement disparaître les contradictions apparentes qui se rencontrent dans des passages parallèles. Les sept années de famine ([2 Sam., XXIV, 13](#)), qui comprennent l'année courante, et les trois qui ont précédé ([XXI, 1](#)), sont réduites à trois [1 Chron., XXI, 12](#), parce que ce dernier passage ne concerne que les années de l'avenir, sans mention du passé. Cf. encore [2 Sam., XXIV, 24](#), et [1 Chron., XXI, 25](#).

Il faut en général se rappeler les deux règles suivantes :

1. Examiner le sens qu'un mot a dans un livre et chez un auteur, celui qu'il a dans les autres écrits de la même époque et celui qu'il a dans le reste de la Bible;
2. n'admettre, pour un passage en apparence parallèle, aucun sens qui ne soit en rapport avec le contexte ou avec l'objet, que traite et que se propose l'auteur. Le mot oeuvres n'a pas le même sens chez Jacques que dans les épîtres aux Romains et aux Galates. Le mot parole n'a pas le même sens [Jean, I, 1](#) que [2 Tim., IV, 2](#), où il signifie l'Evangile.

G. Parallélisme des idées.

On compare entre eux des récits différents d'un même fait, ou des faits de même nature, ou des passages différents, mais relatifs à une même doctrine, pour obtenir une, idée exacte et complète de la vérité telle qu'elle est contenue dans l'ensemble des Ecritures. Voici deux exemples empruntés à la controverse. Veut-on savoir si la coupe de la communion appartient à tous les fidèles, ou si elle doit être donnée au prêtre seul? On trouve d'abord le commandement du Sauveur : Buvez-en tous ([Matth., XXVI, 27](#)). Si l'on prétend qu'il ne s'agit là que des apôtres, il

faut examiner [1 Cor., XI](#), où le même sujet se trouve traité au point de vue de l'Eglise et des fidèles; là, dans six versets consécutifs ([22, 25, 26, 27, 28, 29](#)), les expressions manger et boire sont réunies, en parlant de la communion, comme étant inséparables; manger le pain et boire la coupe sont donc deux actes commandés à tous les chrétiens sans distinction. Que chacun s'examine soi-même, et après cela qu'il mange de ce pain, et qu'il boive de cette coupe. - Second exemple ([Matth., XVI, 18](#)) : Tu es Pierre et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise. Nous voyons par [1 Cor., III, 11](#) qu'il ne peut y avoir pour l'Eglise d'autre fondement que Jésus-Christ; et ce fait ôte au premier passage un sens qu'il pourrait avoir s'il était pris littéralement. D'un autre côté, il résulte de [Actes, II, 41](#) ; [X, 15](#), etc., que les prédications de Pierre furent les premières qui furent adressées aux païens, et dans ce sens on peut dire que c'est lui qui a le premier fondé l'Eglise parmi les païens. Enfin, l'on peut ajouter avec Augustin, Luther, etc., que les paroles de Jésus se rapportent non à saint Pierre, mais à la confession qu'il vient de faire; et ce point de vue s'autorise des idées parallèles exprimées [Gal., I, 16](#)· [Jean, VI, 54](#)· [1 Jean, III, 23](#)· [IV, 2, 3](#)·

Une règle importante à rappeler ici, c'est que les passages obscurs doivent être interprétés d'après les passages plus clairs, les mots difficiles et figurés par les mots propres plus faciles, et les déclarations abstraites ou sommaires par les parallèles plus explicites ou plus développés. La doctrine de la justification par la foi, brièvement énoncée [Philip., III, 9](#), est pleinement exposée dans les épîtres aux Romains et aux Galates. L'expression figurée, « une nouvelle créature, » employée [Gal., VI, 15](#), est expliquée [V, 6](#), et [1 Cor., VII, 19](#). La charité dont il est parlé [1 Pierre, IV, 8](#), est l'amour fraternel, et s'il est dit qu'elle couvre une multitude de péchés, ce n'est pas en ce sens qu'elle justifie le pécheur, mais parce qu'elle évite les occasions du mal et qu'elle apaise les querelles, ainsi qu'on le voit par le passage parallèle [Prov., X, 12](#).

H. L'analogie de la foi.

On désigne sous ce nom le parallélisme appliqué, non à quelques mots ou à quelques idées seulement, mais à l'ensemble des vérités évangéliques et à la teneur générale des Ecritures. Nous en avons quelques exemples [Gal., V, 14](#), et [1 Cor., XV, 3-11](#), où l'Apôtre, après avoir exposé les faits et les doctrines qui se rapportent à la mort et à la résurrection de Christ, en déduit « autres faits et d'autres doctrines comme des conséquences naturelles.

Cette analogie de la foi est appelée dans la Bible les Ecritures ([1 Cor., XV, 3, 4](#)), toute la loi ([Gal., V, 14](#)), la bouche de tous les prophètes ([Actes, III, 18](#)). Saint Paul se sert même du mot analogie de la foi ([Rom., XII, 6](#)) quand il exhorte ceux qui prophétisent à le faire d'une manière conforme à la révélation, sans rien ajouter, en fait de doctrine, à ce qu'il a plu à Dieu de nous faire connaître.

Une doctrine n'est dans l'analogie de la foi que lorsqu'elle résulte de tous les textes des Ecritures relatifs au même sujet et soigneusement examinés, les termes d'un passage servant à contrôler, parfois à modifier ceux d'un autre, toujours à les expliquer et à les rendre plus clairs.

Exemples:

1. Le Dieu nous est représenté dans l'Ecriture comme un esprit pur, saint, présent partout et connaissant toutes choses. Les déclarations à cet égard sont catégoriques. Tous les passages donc qui sembleraient renfermer une idée contraire, matérialiser, localiser, limiter Dieu ou ses attributs, doivent être interprétés dans le sens de l'analogie de la foi, d'une manière spirituelle et en laissant intacte la doctrine d'un Dieu esprit.
2. L'Evangile nous appelle à la sainteté. Toute conséquence contraire qu'on voudrait faire découler de la doctrine de la justification par la foi doit donc être rejetée comme fausse, n'étant pas dans l'analogie de la foi.
3. Le passage ([Prov., XVI, 4](#)) « l'Eternel a fait tout pour soi-même, et même le méchant pour le jour de la calamité, » ne peut pas signifier que Dieu a créé le méchant tout exprès pour le condamner; quoi qu'en disent certains théologiens, cette interprétation ne saurait être admise, elle est contraire à l'analogie de la foi (voyez, par exemple, [Ps. CXLV, 9](#)· [Ezéch., XVIII, 23](#)· [2 Pierre, III, 9](#))· L'auteur veut dire seulement, d'une manière générale, absolue, que toutes choses contribuent à la gloire de Dieu et à l'accomplissement de ses adorables desseins.

La théologie procède, à cet égard, comme la philosophie et comme les sciences naturelles. Quand une loi générale est établie, les faits particuliers lui sont subordonnés, et, s'ils paraissent contradictoires, ils sont l'objet d'un examen spécial; puis, parmi les explications qui ont pour but de rendre compte d'une apparente anomalie, celle-là est préférée qui s'accorde le mieux avec la loi générale.

I. Le parallélisme appliqué au style figuré.

La recherche des parallèles est très importante lorsqu'il s'agit de déterminer, par exemple, si un passage doit être pris au propre ou au figuré. Dieu est quelquefois représenté comme tenant en sa main une coupe qu'il donne à boire à ceux qu'il veut frapper, et ils tombent saisis d'étourdissement; cette image que nous rencontrons sans autre explication, [Nahum, III, 11](#)· [Hab., II, 16](#)· [Ps. LXXV, 8](#), etc., est pleinement expliquée par le parallélisme de [Esaïe LI, 17-23](#). La coupe, c'est la fureur de l'Eternel et sa juste indignation; l'ivresse étourdissante, c'est une désolation et une détresse au-delà de ce que l'homme peut supporter. - De même, nous lisons [Actes, II, 21](#), que « quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé; » mais nous lisons, dans saint Matthieu, que tous ceux qui diront - Seigneur! Seigneur! n'entreront pas au royaume des cieux; d'où il résulte que le passage des Actes ne doit pas être pris dans un sens littéral et restreint. Il s'explique par [Rom., X, 11-14](#), et [1 Cor., I, 2](#). Nous y voyons, en effet, que ces paroles, empruntées au prophète [Joël, II, 32](#), doivent s'entendre d'un acte de foi, de l'acceptation de Jésus comme Messie et de l'adhésion aux doctrines révélées par lui.

Il faut remarquer aussi que si le sens figuré doit présenter certaines analogies avec le sens littéral, il n'est pas nécessaire, comme il n'est pas possible non plus, que tout ce que suppose la figure soit renfermé ou se retrouve dans le sens littéral. Il suffit de quelques rapports évidents pour que la métaphore soit justifiée. Si Christ appelle ses disciples ses brebis, la comparaison porte sur son affection pour eux, sur les soins qu'il leur donne et sur l'affection confiante qu'ils lui portent en retour. Le bon sens le plus ordinaire suffit pour déterminer le terme et les limites de la comparaison. C'est ainsi que l'on comprend que Christ n'est appelé un agneau que par rapport à son caractère et à son sacrifice. C'est ainsi encore que le péché est appelé une dette, l'expiation une rançon et le pardon la quittance de la dette. Mais il est évident qu'on ne peut pas pousser trop loin ces analogies; s'il est dit que Christ est mort pour les péchés de tous, il n'en résulte pas que tous seront sauvés; si son obéissance couvre nos transgressions, il n'en résulte pas que nous puissions vivre dans le péché; s'il est dit que les hommes sont morts dans le péché, il n'en résulte pas qu'ils soient tellement morts que leur responsabilité morale soit entièrement dérogée.

Ces principes sont assez clairs quand il s'agit de figures empruntées aux objets matériels. Ils sont plus importants et peut-être d'une application plus difficile quand les figures sont tirées de la nature humaine ou de la vie ordinaire. Bien des erreurs sont résultées d'une trop grande recherche des analogies, et l'esprit de l'homme, l'esprit dans son acception la plus vulgaire, est quelquefois trop enclin à prendre pour des travaux sérieux de pareils jeux de mots. Celui qui veut étudier véritablement la Bible doit le faire avec sobriété sous ce rapport et se tenir en garde contre cette tendance.

J. Conclusion.

Pour déterminer le sens exact d'un passage de la Bible et jusqu'à quel point les mots doivent être pris dans un sens figuré, il faut donc se demander avant tout quel est le sens des mots employés. S'ils n'ont qu'un sens, il n'y a aucune difficulté. S'ils en ont plusieurs, il faut rechercher celui que recommande plus particulièrement le reste de la phrase. Si là encore on en trouve plusieurs, on examinera celui qui s'accorde le mieux avec le contexte; puis celui qui réclame le but général de l'auteur ou du fragment que l'on étudie, puis enfin celui qui concorde le mieux avec le reste des Ecritures, celui qui est le plus conforme à l'analogie de la foi. Si alors il reste encore deux sens possibles, c'est qu'ils sont vrais tous les deux, ou bien il faut attendre d'ailleurs et du temps des lumières ultérieures.

Ces règles doivent être observées partout et toujours, non-seulement pour le style figuré, mais encore pour le style ordinaire et littéral; qu'il s'agisse d'histoire ou de prophétie, d'allégorie ou d'enseignement, peu importe. Il n'y a pas à cet égard deux règles d'interprétation différentes. On s'attend, sans doute, à rencontrer plus de figures dans le langage poétique que dans le style simple de la narration; mais les règles restent les mêmes, à cela près qu'on a plus souvent, l'occasion de les appliquer dans un cas que dans l'autre.

Ajoutons que ces règles sont les mêmes qui président à toute espèce d'interprétation, soit qu'il s'agisse d'une langue étrangère quelconque ou même de notre propre langue; on cherche à fixer la valeur et le sens exact des expressions par le sens ordinaire du mot, par le sens que Von suppose être dans l'intention de celui qui parle, par l'ensemble de son discours ou de sa disposition d'esprit.

IV. L'emploi de ces règles dans l'interprétation - leur Importance.

A. Développements.

On vient de rappeler que les règles exposées dans la section précédente reposent sur des principes communs à toutes les langues; il importe, en effet, de ne pas l'oublier, car ces principes servent à la fois à justifier les règles et à en faciliter l'application.

Pour la plus grande partie de la Bible, il suffit, en général, de savoir de quoi il s'agit et de comprendre la langue dans laquelle on essaie de lire. Si on lit l'Écriture-Sainte dans la langue vulgaire, à quelque page qu'on l'ouvre, pourvu qu'on sache à peu près de quoi il est question, la lecture sera facile. Il n'y a pas d'exemple possible d'un passage obscur dont on puisse supposer raisonnablement qu'il renferme une doctrine qui ne serait exposée et développée nulle part ailleurs.

Aussi les règles qu'on a indiquées n'ont pas pour objet de faciliter la recherche du sens de passages simples et clairs, mais d'aider à déterminer le sens de passages obscurs ou douteux. Or, comme sur beaucoup de points nous sommes appelés à comparer les Écritures dans le but de prouver et d'établir certaines vérités, comme cette comparaison des Écritures est une partie de notre tâche, qu'elle est un moyen de sanctification et qu'elle nous ouvre les trésors de la grâce et de la vérité divine salutaire à tous les hommes, il importe au plus humble chrétien de bien se rendre compte de ces règles et de savoir les appliquer. La révélation doit être l'étude de notre vie, et c'est la volonté de Dieu que nos études, nos travaux et nos prières arrivent à nous en donner une intelligence toujours plus claire.

A cet égard, l'homme est tellement sous la dépendance de l'Esprit de Dieu bénissant ses efforts qu'un chrétien humble et persévérant dans la prière acquerra dans l'intelligence des Écritures une connaissance plus sûre et plus étendue que tel autre, mieux doué peut-être et plus savant, mais dont la piété sera moins fervente. L'exercice d'un esprit docile, attentif et recueilli, est donc un des principes les plus importants à rappeler pour l'interprétation des saintes Écritures.

Le vrai sens d'un passage ne se trouve pas toujours dans le sens littéral des mots ni dans telle interprétation qu'on pourrait supposer, si même elle renfermait une vérité absolue, mais il est dans ce qu'ont voulu dire les auteurs sacrés, ou quelquefois encore le Saint-Esprit, alors que les écrivains inspirés n'auraient qu'imparfaitement compris sur le moment les paroles qui leur étaient dictées.

Mais, comme c'est dans les mots que le sens est enveloppé, il s'agit de comprendre ce que signifient ces mots. C'est l'usage de la langue qui pourra seul le fixer, et cet usage, c'est autant que possible par l'Écriture qu'il faut le déterminer.

Une fois ce sens acquis, il faut prendre les mots dans leur signification ordinaire, à moins qu'elle ne soit en désaccord positif, soit avec le sens de la phrase ou du fragment, soit avec l'analogie de la foi.

De deux interprétations on doit généralement préférer celle qui pouvait se présenter le plus naturellement aux auditeurs ou aux lecteurs primitifs, plus familiers que nous avec le langage pittoresque et figuré de l'Orient.

Le sens doit toujours convenir au contexte.

Le but spécial d'un passage, ou le raisonnement d'un écrivain, peut, s'il est clair et précis, indiquer, entre deux sens possibles, celui qui doit être choisi à l'exclusion de l'autre.

Pour qu'un passage parallèle serve à fixer le sens d'un mot, il faut, ou bien qu'il renferme le même mot dans un autre contexte, ou, au contraire, que, dans un contexte analogue, il se serve d'un mot différent.

Une doctrine fondée sur un seul passage ne saurait être dans l'analogie de la foi.

On ne peut dans la discussion en appeler à l'analogie de la foi qu'autant que la doctrine dont il s'agit est acceptée de part et d'autre; sans cela le raisonnement serait vicieux et sans effet. - De moins, si les deux sens possibles d'un même passage sont tous les deux conformes à l'analogie de la foi, on ne peut plus l'invoquer ni d'un côté ni de l'autre.

La théologie comprend l'étude de l'ensemble des Écritures; elle est le sens même des Écritures, complété, limité, restreint, expliqué par les Écritures elles-mêmes. La théologie scripturaire n'est pas une chose, et l'interprétation ou le sens des Écritures une autre chose. La théologie est l'exposition intelligente et fidèle de tout ce que le livre de Dieu révèle en fait d'histoire, de doctrines et de préceptes.

V. Secours extérieurs qui peuvent être employés pour l'interprétation de la Bible.

A. De la valeur à donner à ces secours extérieurs

Pour comprendre parfaitement les Écritures, concilier d'apparentes contradictions, épuiser toutes les richesses renfermées dans les paroles saintes, et choisir au besoin, entre plusieurs interprétations, celle qui représente le mieux la vérité divine, il est souvent nécessaire de recourir à quelques secours extérieurs, à des études qui n'ont par elles-mêmes que des rapports bien indirects avec la Bible elle-même. Il faut connaître quelles étaient les opinions, les doctrines ou les superstitions en vigueur chez ceux auxquels différentes portions des Écritures étaient spécialement destinées; il faut connaître les faits généraux de l'histoire profane, la chronologie, la géographie, l'histoire naturelle, et surtout les mœurs et coutumes de l'Orient.

La valeur de ces moyens extérieurs a été tantôt entièrement méconnue, tantôt exagérée. Pour plusieurs, c'est là l'étude principale, et ils estiment que nul ne peut comprendre la Bible s'il n'est parfaitement versé dans toutes ces connaissances. D'autres, au contraire, méprisent la science. Les premiers oublient que ces secours étrangers

n'aboutissent guère qu'à confirmer un fait ou une signification déjà reconnue , ou tout au plus à expliquer des faits de détail et d'une importance secondaire , puisque les grandes vérités de l'Évangile relatives au salut sont parfaitement claires et s'expliquent les unes par les autres. Les seconds oublient que ces secours sont nécessaires pour déterminer le sens des passages obscurs, et que, si nous les négligeons, nous perdons par là même une portion de vérité souvent intéressante et toujours utile à connaître.

B. Des opinions répandues chez ceux auxquels les Écritures étaient adressées.

A l'époque où notre Seigneur parut , les Juifs étaient généralement dans l'attente de la venue du Messie ; son futur règne était appelé le monde à venir , la Jérusalem céleste , le royaume des cieux, le royaume de Dieu (Schoetgen, Horoe hebr., I, V, 6. Lyall, Propoedia prophetica, p. 270). On entrait dans ce royaume en devenant son disciple. Les Juifs avaient sur sa nature les idées les plus erronées, et notre Seigneur devait prendre à tâche de les redresser. C'est ce qu'il fit par ses enseignements et par ceux de ses apôtres. C'est donc par l'étude du Nouveau - Testament que nous apprendrons à connaître la vraie nature du royaume de Dieu, et le fait que ce nom était donné par les Juifs au règne du Messie, fait qui nous est connu par des sources étrangères à la révélation, complète nos connaissances à ce sujet, et confirme les inductions qu'on pouvait tirer des auteurs sacrés.

Les Juifs, en parlant d'un prosélyte, disaient « Il est né de nouveau; » cette expression, tout-à-fait locale, suffirait à expliquer le sens des paroles de Jésus sur la régénération ([Jean , III](#)).

Lier ou délier signifiait, chez les Juifs, défendre comme illicite, ou permettre comme légal (Lightfoot) ; c'était une déclaration de fait. Ce sens donne, d'après Wettstein , la vraie explication de [Matth. , XVIII, 18](#).

Les préceptes du sermon sur la montagne reçoivent parfois un grand jour par la connaissance de certains détails que nous fournissent les secours extérieurs. Les pharisiens affirmaient, par exemple, que les pensées du cœur ne suffisaient jamais à constituer un péché (cf. [Matth. , V, 28](#)). Les scribes prétendaient que certaines offrandes déposées par les fidèles sur l'autel pouvaient expier tous les péchés dont la répression n'était pas de la compétence du magistrat (verset [24](#)). Tous étaient d'accord, au dire de Maïmonides, à affirmer que des serments faits par le ciel ou par la terre pouvaient être éludés , et qu'ils n'avaient pas la solennité, ni par conséquent la valeur de ceux dans lesquels était intervenu le nom de Dieu (verset [34](#)). Ils disaient encore qu'une longue prière ne revient jamais à vide vers celui qui l'a faite (Buxtorf); cf. [VI, 7](#). - Voyez, pour d'autres et nombreux exemples , les Horoe hebr. de Lightfoot et de Schoetgen, ainsi que les Commentaires de Gill et de Koppe, et les Notes de Wettstein sur le Testament grec.

Les principales sources à consulter, en ce qui concerne les doctrines et les idées superstitieuses des anciens Juifs , sont les Targums et le Talmud. Puis vient la Sohar du rabbin Siméon ben Joshai , qui vivait au deuxième siècle; ce livre, qui jouit de la plus haute vénération chez les Juifs, a servi de base à la Kabbale (voir deuxième partie, Introduction aux Évangiles). Il a pour objet la venue du Messie et les prophéties relatives à son règne. Il met en évidence le sens des Écritures et l'incrédulité des Juifs, en établissant que , sauf deux ou trois notables exceptions , les passages prophétiques de l'Ancien-Testament que les apôtres ont rapportés à Jésus-Christ étaient généralement compris de la même manière par tous les Juifs, en particulier les Psaumes et tous les passages d'Esaië cités dans le Nouveau-Testament. Et malgré cela, les Juifs ont rejeté le Messie qui avait été l'accomplissement vivant de tous ces oracles.

Ajoutons que l'utilité qu'on peut tirer de la connaissance des idées en circulation parmi les Juifs n'est que relative ; cette connaissance peut mettre sur la voie et suggérer un sens nouveau, mais elle ne peut l'imposer , ni même suffire à elle seule dans la plupart des cas. C'est ainsi que l'idée de la régénération d'un prosélyte s'arrêtait, chez le Juif, au fait de la circoncision ou du baptême. Si l'on peut s'expliquer par là l'usage que Jésus-Christ fait de ce mot, et même en partie le mot lui-même, il est clair cependant que son sens véritable et complet ne peut ressortir que de l'ensemble des déclarations de l'Écriture sur ce sujet.

Ce qu'on vient de dire des Juifs n'est pas moins vrai des peuples dont les Israélites étaient entourés. Il est souvent utile de connaître les opinions religieuses qui avaient cours parmi eux.

Il est intéressant de savoir, par exemple, que chez les Égyptiens l'agneau et le chevreau étaient en grande vénération , et que le mâle, symbole et image d'Ammon , était adoré, On comprend également mieux les dix plaies, quand on sait qu'elles frappèrent toutes des objets du culte idolâtre de l'Égypte , et les changèrent en objets de dégoût pour leurs adorateurs eux-mêmes, en même temps qu'elles mirent en évidence la puissance du vrai Dieu.

Les Phéniciens avaient l'habitude dans leurs fêtes solennelles de manger crues certaines viandes de leurs sacrifices ; ils en faisaient sécher une partie au soleil, et en cuisaient d'autres pour servir à des usages magiques ; les intestins étaient employés à la divination , et d'autres portions servaient à des charmes et à des enchantements. Moïse

avait défendu aux Hébreux de semblables pratiques, et si la destruction totale de la victime par le feu renfermait d'autres enseignements solennels, nul doute qu'elle n'eût aussi pour objet d'établir entre Israël et les païens une ligne de démarcation infranchissable (cf. [Lév. , XI , 11](#) ; [XIX, 28](#)· [Ps. XVI, 4](#)· [Jér. , XLIV, 17-19](#)).

Quand on se rappelle le dualisme des anciens Perses , Ormuzd et Ahriman, le principe du bien et celui du mal, deux divinités égales en pouvoir, on trouve une grandeur nouvelle à ces paroles que le Tout-Puissant adresse à Cyrus : « C'est moi qui forme la lumière et qui crée les ténèbres, la paix et l'adversité ([Esaïe, XLV, 7](#)) . »

La philosophie orientale, dont plusieurs adeptes devenus chrétiens essayèrent de concilier les doctrines avec la doctrine de l'Évangile , est souvent utile à connaître pour l'intelligence du Nouveau-Testament. Les gnostiques , par exemple, considéraient la parole, la vie, la lumière, etc., comme autant d'émanations de la divinité , et l'on suppose que saint Jean, au commencement de son Évangile ([I, 1-18](#)) n'a eu d'autre objet en vue que de revendiquer pour notre Seigneur seul tous ces titres , en montrant qu'il en était seul la vraie réalisation. - Partant des mêmes principes, les uns en déduisaient une morale de plus en plus relâchée, les autres, au contraire, des pratiques et des austérités de plus en plus sévères. La première épître de Jean semble avoir en vue ces erreurs dogmatiques et morales; plusieurs passages des épîtres de Paul paraissent également destinés à les combattre. Les « actions des Nicolaites ([Apoc., II, 6](#)) » appartenaient probablement à la même tendance philosophique.

En Europe c'était la philosophie grecque qui prédominait , et le caractère grec se révélait par les distinctions les plus subtiles. Deux sectes grecques sont seules mentionnées dans l'Écriture , les épicuriens et les stoïciens. Les premiers estimaient que Dieu ne se mêle en rien des affaires de ce monde, et qu'il repose en paix dans quelque ciel éloigné; les autres voyaient en lui l'âme du monde , active et toujours présente. Les deux sectes étaient d'accord à placer les Grecs bien au-dessus de toutes les autres nations. L'apôtre Paul les condamne l'une et l'autre ([Actes, XVII, 18-32](#)), fait ressortir leurs erreurs et leur révèle les grandes doctrines de la résurrection et de la rédemption par Christ. La connaissance de leurs erreurs fait mieux comprendre l'appel que l'Apôtre leur adresse , et la nécessité d'annoncer l'Évangile à tous, en même temps qu'elle fait ressortir le caractère de simplicité et de dignité de la vérité.

Les épîtres de Paul proclament la divinité de Jésus-Christ et l'inutilité des observances cérémonielles pour le salut. Les Ebionites, en repoussant ces doctrines, repoussaient également les écrits de l'Apôtre et ne conservaient de tout le canon que des fragments mutilés de l'Évangile de Matthieu, confirmant, par cette exclusion, l'interprétation que les chrétiens ont toujours donnée des paroles si profondes de Paul. - Plusieurs des discours de Jésus ont un rapport direct: et clair aux erreurs et préjugés des différentes sectes juives ; on en reparlera plus au long dans l'introduction aux Évangiles.

Disons cependant que si les erreurs dont la connaissance peut servir à expliquer certains passages étaient souvent locales et temporaires, elles dérivait cependant toujours d'une tendance naturelle au cœur de l'homme, et que sous ce rapport elles sont susceptibles de se reproduire sous mille formes diverses et dans tous les temps; leur réfutation, dans l'Écriture, n'a donc pas une utilité temporaire seulement, mais elle renferme des vérités d'une application permanente et universelle.

C. L'histoire profane ancienne.

Quelques exemples suffiront pour montrer combien la connaissance de l'histoire peut être utile dans l'étude de l'Écriture-Sainte.

Il est dit , [Gen. , XLVI , 34](#) , que les bergers étaient en abomination aux Égyptiens. Moïse nous donne ce détail pour expliquer comment il se fit que les Israélites furent relégués dans le pays de Goscen, à l'extrême frontière nord de l'Égypte. Cette espèce d'exil avait l'avantage de les préserver d'un contact trop immédiat avec un peuple idolâtre. Mais Moïse n'explique pas les causes de cette horreur des Égyptiens pour les bergers. Les recherches du docteur Hales et de Faber suppléent à ce silence. Ils ont découvert, d'après un fragment de Manéthon, que, vers l'an 2159 avant Christ, l'Égypte fut envahie par des hordes de bergers cushites venus d'Arabie, qui, après quelques années d'une domination dure et cruelle, furent renversés et chassés par le soulèvement unanime des princes de la Haute-Égypte, et s'enfuirent en Palestine, le pays des bergers, où leurs descendants portèrent plus tard le nom de Philistins. Cet événement, qui arriva quelques années avant l'administration de Joseph, explique la méfiance inquiète avec laquelle furent reçus les premiers marchands israélites qui venaient de la Palestine, et la malveillance avec laquelle on regardait tous ceux qui étaient, comme eux, bergers et nomades.

Ce fait d'une invasion de bergers, attesté par les archéologues égyptiens, Champollion, Rosellini, Wilkinson, est révoqué en doute, mais sans motifs suffisants, par Hengstenberg , qui conteste toute cette partie du récit de Manéthon.

On peut remarquer en passant que l'histoire d'Assyrie et les antiquités de l'Egypte, après avoir paru fournir d'abord aux incrédules leurs plus forts arguments, sont devenues au contraire les plus puissants témoins en faveur de l'authenticité des livres saints.

Le meilleur commentaire de [Deut., XXVIII](#), et des prophéties de notre Seigneur relativement à la destruction de Jérusalem, se trouve dans l'Histoire des guerres des Juifs, par Josèphe. Il était lui-même Juif de naissance, né à Jérusalem vers l'an 37, et il fut témoin oculaire du siège qu'eut à éprouver la capitale de la Judée. L'exactitude de son récit est confirmée par les écrivains contemporains et par le témoignage de l'empereur Titus.

[Matth., II, 2, 3](#), s'explique par ce fait bien connu, que, lorsque Jésus naquit, il y avait dans tout l'Orient comme le pressentiment qu'un grand prince devait apparaître et gouverner le monde (cf. Tacite, Rist., I, 5. Suet., Vie de Vesp., 4).

Notre Seigneur exhorte ses disciples ([Matth., XXIV, 15, 16](#)) à quitter Jérusalem avant le commencement du siège, et l'histoire profane nous apprend qu'ils mirent à profit ce conseil, et qu'avant que la ville fût entièrement bloquée par les armées romaines, ils se retirèrent à Pella, sur la rive orientale du Jourdain.

La tranquillité dont les Eglises jouirent pendant quelque temps et dont il est parlé [Actes, IX, 31](#), s'explique par l'histoire contemporaine. Elle ne fut pas due à la conversion de Saul, comme on l'a pensé quelquefois, car la persécution recommença trois ans après, mais au fait que vers cette époque (an 40) l'empereur Caligula eut la prétention de placer sa statue dans le lieu très-saint. La consternation des Juifs, en présence d'une tentative aussi sacrilège, détourna un moment leur attention de dessus les chrétiens, qui purent s'édifier en paix dans la crainte du Seigneur. »

[Actes, XVII, 16](#), il est dit d'Athènes qu'elle était entièrement adonnée à l'idolâtrie; une variante porte même « pleine d'idoles. ». Elien, qui vivait en 140, l'appelle l'autel de la Grèce, et Pausanias l'historien (en 170) ajoute qu'elle renfermait à elle seule plus d'idoles que tout le reste de la Grèce. Toute l'antiquité est d'accord à la représenter comme étant le siège des sciences et des arts, et l'école du monde entier. Quel rapprochement! Le plus grand développement pour l'esprit, et la plus grossière idolâtrie pour l'âme!

Il n'y a besoin d'aucun commentaire pour admirer la grandeur de la conduite de Paul en présence de Félix ([Actes, XXIV, 25, 26](#)). Paul ne songe pas à se défendre; il n'attaque pas directement Félix. Il parle en général de la justice, de la chasteté, du jugement à venir. Mais combien son discours paraît plus incisif, combien aussi son tact paraît plus admirable, quand on lit dans Josèphe que Félix était connu pour ses Concussions et pour sa vénalité, et qu'il avait vécu en adultère avec Drusille, la femme du dernier roi d'Edesse. Félix n'avait aucun motif pour interrompre Paul, et cependant il sentit dans sa conscience la puissance de ses pressants appels.

D. L'histoire ecclésiastique.

L'étude de l'histoire ecclésiastique est utile en ce que parfois elle raconte des faits sur lesquels les écrivains sacrés gardent le silence; quelquefois elle donne à connaître l'état de l'opinion dans l'Eglise elle-même, la date d'une erreur et son développement, les vues des hommes pieux sur certains points de doctrine, leur manière d'interpréter certains passages, etc. Sans doute, l'histoire ne sera pas une autorité, mais elle sera souvent une présomption, et même une preuve de fait.

C'est l'histoire ecclésiastique seule qui nous apprend ce que sont devenus la plupart des apôtres dont il n'est plus reparlé dans le Nouveau-Testament. Elle nous montre qu'avant la destruction de Jérusalem, et dans les trente années qui suivirent la mort de notre Seigneur, l'Evangile fut prêché en Macédoine et en Syrie par Jude; en Egypte et dans les contrées voisines de l'Afrique, par Marc, Simon et Jude; en Ethiopie, par l'officier de la reine Candace et par Matthias; dans le Pont, par Pierre; dans les sept Eglises apocalyptiques, par Jean; chez les Parthes, par Matthieu; en Scythie, par Philippe et André; en Perse, par Simon et Jude; en Médie, par Thomas; en Italie et en Grèce, par Paul. Dans la plupart de ces contrées des Eglises se fondèrent vers cette époque, tant avait été rapide la propagation de l'Evangile, commandée et ordonnée par Jésus-Christ [Marc, XVI, 15-20](#).

D'un autre côté l'histoire nous fait connaître ce que croyaient les premiers chrétiens. Dans une lettre encore existante, écrite par les chrétiens de Smyrne, et racontant le martyre de Polycarpe, ils disent, en réponse aux Juifs qui leur reprochaient d'être sur le point d'adorer Polycarpe au lieu de Jésus-Christ: « Hé! comment cela serait-il possible? Christ seul est, et seul peut être l'objet de notre culte; c'est lui seul que nous adorons: quant aux martyrs nous n'éprouvons pour eux que de la reconnaissance et de l'amour. » - Les Pères des trois premiers siècles tiennent tous le même langage relativement à Christ, et Eusèbe ajoute (Hist. eccl., V, 27, 28) - « C'est aussi pour cela que les psaumes et les hymnes, composés depuis le commencement par les hommes pieux et fidèles, célèbrent les louanges de Christ, et proclament sa divinité (cf. [Matth., XXVIII, 17](#))! »

De même quant au devoir de sonder et d'étudier attentivement les Ecritures. Il est clairement tracé dans la Bible elle-même (2 Tim., III, 15· Jean , V, 39 ; XXI, 30 , 31· Matth. XXII, 29· Luc., XVI, 29· Actes, XVII , 11 , 12· 1 Thes., V, 27· 2 Pierre , I, 19· Apoc., I, 3). Il est intéressant de voir avec quelle énergie les écrivains des premiers siècles insistent sur l'accomplissement de ce devoir, Chrysostôme et Jérôme, Origène et Augustin tiennent le même langage. Ils n'hésitent pas à dire que tous les maux dont ils ont à se plaindre viennent « de ce que les Ecritures ne sont pas assez connues. » (Cf. § 46.)

L'histoire , en nous faisant connaître la date exacte des pratiques diverses qui s'introduisirent à la longue dans l'Eglise, nous met en garde contre elles, et nous engage à en examiner sérieusement la légitimité. C'est ainsi que nous voyons apparaître pour la première fois en 606 le titre d'évêque universel réclamé par l'évêque de Rome. L'autorité canonique des apocryphes, de la Vulgate et des traditions, ne date que du concile de Trente, au seizième siècle. L'usage de la langue latine au lieu de la langue vulgaire pour le culte, date de 666. La transsubstantiation ne fut enseignée qu'au huitième siècle. Au onzième le repas du Seigneur fut mutilé par la suppression de la coupe. Les sept sacrements sont du douzième siècle. Les mérites de la pénitence, le purgatoire, les prières pour les morts, apparaissent vers le septième siècle, mais ne furent affirmés d'une manière positive qu'en 1140. Les papes ne réclamèrent pas avant le douzième siècle le droit et le pouvoir d'accorder des indulgences. La confession auriculaire ne fut rendue obligatoire qu'au concile de Latran, c'est-à-dire au treizième siècle. Le célibat forcé des prêtres fut proposé et discuté vers la fin du quatrième siècle (décret de Siricius, 388), et ne triompha définitivement que sous Grégoire VII à la fin du onzième (cf. Col., II, 23· 2 Thes., II, 7-12).

L'origine relativement récente de toutes ces erreurs n'est sans doute pas une autorité décisive contre elles, mais elle prouve le sens que jusqu'alors on avait donné aux Ecritures. Elle prouve que la papauté est une nouveauté, et que ses dogmes n'étaient pas enseignés par ceux qui vivaient dans des temps plus rapprochés de l'époque apostolique, et qui étaient mieux placés pour comprendre la vraie signification des passages contestés ou douteux.

E. La chronologie.

Il est toujours utile, souvent intéressant, quelquefois nécessaire, pour comprendre certaines portions des Ecritures, de connaître l'ordre des événements, et de se rappeler les intervalles de temps qui les séparent; sous ce rapport l'étude de la chronologie acquiert une valeur et un intérêt tout particulier.

Quel jour ne jette pas sur la dépravation de la nature humaine ce fait que déjà la seconde génération depuis Adam avait tellement corrompu sa voie , que Dieu se repentit d'avoir fait l'homme.

Les crimes de Sodome et de Gomorrhe paraissent plus criminels encore quand on se rappelle qu'à l'époque de leurs plus hideux débordements, il y avait cent ans à peine que Noé, leur aïeul, était descendu dans la tombe.

Le jugement prononcé contre la maison d'Héli, à Siloh, reçut un premier accomplissement par la mort de ses deux fils, mais il ne fut pleinement exécuté que quatre-vingts ans plus tard, par la solennelle destitution d'Abiathar (1 Rois, II, 26, 27). Les jugements de Dieu peuvent être lents à venir, mais ils sont sûrs.

David était âgé de cinquante ans quand il commit le crime qui a le plus déshonoré son caractère, triste exemple du pouvoir de la tentation, et de l'insuffisance d'une longue fidélité chrétienne, quand la vigilance se relâche un seul instant.

Les hauts lieux que Salomon bâtit à Hastoreth subsistèrent, d'après 2 Rois, XXIII, 13, jusqu'aux jours de Josias, c'est-à-dire pendant trois cent cinquante ans; il est probable que Salomon mourut repentant, mais les conséquences de ses péchés lui survécurent et furent un objet de scandale et de chute pour plusieurs générations.

Si, comme on le pense, la première épître aux Thessaloniens est la plus ancienne en date, la recommandation faite par Paul (V, 27), qu'elle soit lue dans toutes les Eglises, à tous les saints frères, semble prendre le caractère d'une direction générale relative aux écrits du même genre, et les marquer d'avance du sceau de la canonicité.

La déclaration de Paul qu'il se considère comme le premier des pécheurs (1 Tim., I, 15), est remplie d'enseignements; mais elle devient plus sérieuse encore quand on sait que l'épître dans laquelle il parle avec tant d'humilité fut écrite vers l'an 64, c'est-à-dire près de trente ans après sa conversion. On voit que ni ses succès dans l'Eglise, ni ses progrès en sainteté et en connaissance n'affaiblirent jamais le sentiment profond qu'il avait de sa mission et de son état de péché.

Quelques commentateurs ont cru que 2 Cor., XI, 25, et suiv., les souffrances nombreuses de l'Apôtre, se rapportaient à Actes, XXVII; mais avec un peu plus de connaissances chronologiques ils auraient évité cette méprise, car la seconde aux Corinthiens fut écrite avant le voyage de Paul à Rome.

Grotius et quelques autres ont rapporté à Caligula ce que Paul dit de l'homme de péché [2 Thes., II, 3](#), mais Caligula était mort depuis douze ans quand cette lettre fut écrites.

Le précepte de Pierre : « Honorez le roi ([1 Pierre, II, 17](#)), » reçoit une nouvelle force du fait qu'à l'époque où l'apôtre parlait ainsi, c'était l'infâme Néron qui tyrannisait l'empire romain.

L'examen du chap. [V de la Genèse](#) montre que Noé a pu connaître les détails de la création et l'histoire des premiers jours du monde, sans autre intermédiaire entre lui et Adam, qu'Enos ou Lémec son propre père. Lémec vécut en effet cinquante-six ans avec Adam, et cent ans avec Sem. Sem à son tour fut pendant quelques années contemporain d'Abraham et d'Isaac, et les rapports entre Adam et Isaac purent s'établir directement au moyen de deux hommes seulement, Lémec et Sem, de sorte que la transmission de la vérité divine put se faire pendant de longs siècles sans être exposée à beaucoup d'altérations. On comprend la tradition dans des conditions pareilles.

Plus de quatre mille ans s'écoulèrent entre la première promesse et sa réalisation. Plus de quatre cents entre la promesse faite à Abraham et son accomplissement sous Josué. Plus de quatre cents entre les oracles de Malachie et leur accomplissement dans la personne de Jean-Baptiste. Mille ans sont devant le Seigneur comme un jour; ses promesses semblent tarder quelquefois, mais elles se réalisent en leur temps.

L'étude de la chronologie est essentielle surtout pour l'étude de la prophétie, soit pour fixer le sens précis des oracles, soit pour se rendre compte de leur accomplissement. Les paroles de [Esaïe, XXXVII, 22-34](#) sont expliquées par le chap. [XXXVI](#). Les premières annoncent une délivrance remarquable dans un danger pressant; l'autre nous montre en Ezéchias et Sanchérib les hommes en qui la prédiction s'est accomplie.

Tous les peuples ont une date particulière à laquelle ils rattachent toutes les autres dans le passé et dans l'avenir, et de laquelle ils partent dans leurs calculs. Les chrétiens datent de la venue de Jésus-Christ; les Romains, de la fondation de la ville de Rome; les Grecs comptaient par olympiades, et la première était de sept cent soixante-seize ans antérieure à la venue de Christ, de cinquante-cinq ans antérieure à la captivité, contemporaine d'Hosias. Ces dates sont appelées ères ou époques; nous en consignerons ici les principales.

L'année grecque, de la création du monde.	1 septembre 5598 av. C.
L'ère de Constantinople ecclésiastique et civile.	1 avril, 1 septembre 5508 avant Christ.
L'ère juive, ecclésiastique et civile.	Avril, sept. 3761 av. C.
L'ère d'Abraham ou d'Eusèbe.	1 octobre 2015 av. C.
L'ère de la prise de Troie.	12 (ou 21) juin 1184 av. C.
L'ère du temple de Salomon.	Mai 1015 av. Christ.
Les olympiades.	Nouvelle lune du solstice d'été, 776 av. Christ.
L'ère romaine (l'année consulaire commençait au 1er janvier).	21 avril 753 av. Christ.
L'ère de Nabonassar.	26 février 747 av. Christ.
L'ère des Séleucides.	1 septembre 312 av. C.
L'ère pontificale et constantinopolitaine.	1 janv., 1 sept. 3 av. C.
L'ère chrétienne commune.	1 janvier an 1 de Christ.
L'hégire, ou ère mahométane.	16 juillet 622 après Christ.
L'ère persane.	16 juin 632 après Christ.

F. Chronologie biblique.

Comme plusieurs événements d'une grande importance générale ou nationale sont racontés et mis en saillie dans la Bible, ils servent ordinairement de points de départ aux divisions de la chronologie sacrée. Les Juifs regardent

comme des époques principales la création, le déluge , la sortie d'Egypte ([Nomb., XXXIII, 38](#)· [1 Rois, VI, 1](#)) et la construction du temple ([2 Chron., VIII, 1](#)).

La première époque commence avec la création et finit au déluge. Sa durée ne peut être fixée que par l'écriture. En prenant ([Gen., V](#)) l'âge des patriarches au moment de la naissance d'un de leurs fils (pas toujours de l'aîné), et en additionnant ces âges, on obtient pour cette période , d'après le texte reçu des Hébreux et par conséquent, d'après nos Bibles, 1656 ans ; d'après le texte Samaritain, 1307; d'après les Septante, 2262 (ou 2236, ou encore 2242).

Dans nos versions modernes, c'est le texte hébreu qui a généralement prévalu , et c'est l'ensemble de ses données qui a fixé la chronologie vulgaire , telle que l'archevêque Usher (Ussérius), l'a déterminée, et avec de légères modifications dues à l'évêque Lloyd. En voici le tableau :

SOURCES	PÉRIODE	USSÉRIUS.	SEPTANTE	JOSÈPHE.(D'après Hales.)
Gen., V ·	De la création au déluge	1,656	2,262	2,256
Gen XI, 10-32 ; XII, 4 ·	Du déluge à la vocation d'Abraham	427	1,207	1,062
Gen XXI, 5 ; XXV,26 ; XLVII, 9, 28 ·	De la vocation d'Abraham à la sortie d'Egypte	430	425	445
1 Rois, VI, 1 ·	De la sortie d'Egypte à la construction du temple de Salomon	479	601	621
	Du temple au retour de l'exil sous Cyrus	476	476	493
	Du retour de l'exil à la naissance de Jésus.	536	537	534
	Total	4,004	5,508	5,411

Les Juifs modernes ne comptent que trois mille sept cent soixante ans depuis la création jusqu'à Jésus-Christ, c'est-à-dire deux cent quarante-quatre ans de moins qu'Ussérius.

Les différences de détail entre les Septante et l'hébreu ressortent des tableaux suivants: on voit qu'à six des patriarches les Septante donnent cent ans de plus à la naissance de leur fils ; ils ajoutent six ans à Lémec , quoique dans le texte corrigé de Josèphe ces six ans soient de nouveau supprimés; immédiatement après le déluge, ils donnent encore cent ans de plus à chacun des six premiers patriarches. Ils insèrent, comme [Luc, III, 36](#), le nom de Kénan ou Caïnan, auquel ils donnent cent trente ans à la naissance de Sala ; enfin ils donnent à Sérug quatre-vingts ans au lieu de trente. Ce qui pour cette seconde période seulement fait déjà une différence de sept cent quatre-vingts ans. Le texte samaritain est ici d'accord avec les Septante, sauf en ce qui regarde Kénan, dont il ne parle pas. Avant le déluge il ne compte que treize cent sept ans.

La différence de cinq ans dans la durée de la troisième période vient de ce que la chronologie fondée sur les Septante compte la vocation d'Abraham comme ayant eu lieu à Haran, tandis qu'Ussérius et nos versions la font remonter à cinq ans plus haut , alors qu'Abraham était encore dans le pays de Hur ([Gen., XII, 1](#) , cf. [Actes, VII, 2, 3](#)).

PREMIÈRE PÉRIODE. De la création au déluge.

SOURCES	AGE DES PATRIARCHES LORS DE LA NAISSANCE DE LEUR FILS	HEBREU	SEPTANTE	SAMARITAIN
Gen V , 3 ·	Adam	130	230	130
6 ·	Seth	105	205	105

9.	Enos	90	190	90
12.	Kénan I	70	170	70
15.	Mahalaléel	65	165	65
18.	Jéred	162	162	62
21.	Enoch	65	165	65
25.	Méthusélah	187	187	67
28.	Lémec	182	188	53
Gen., VII, 11.	Noé avait au jour du déluge	600	600	600
	TOTAL	1656	2262	1307

N. B. Notons que Josèphe compte 2256 ans ; il est d'accord avec l'hébreu pour Lémec (182) , pour tout le reste avec les Septante. - Quelques manuscrits des Septante portent 167 au lieu de 187 pour Méthusélah.

DEUXIEME ET TROISIÈME PÉRIODE. Du déluge à la sortie d'Egypte.

SOURCES	PATRIARCHES. LEUR AGE	HÉBREU	SEPTANTE	SAMARITAIN
Gen., XI, 10	Sem, après le déluge , vécut	2 ans et engendra	2	2
12	Arphacsad	35	135	135
Septe et Luc, III, 36	Caïnan II		130	
Gen., XI, 14	Sélah	30	130	130
16	Héber	34	134	134
18	Péleg	30	130	130
20	Réhu	32	132	132
22	Sérug	30	130	130
24	Nacor	29	79	79
Gen., XI, 26, 32; XII, 4	Taré	130	130	130
Gen., XII, 4	Abraham reçut la promesse à	75	75	75
XXI, 5	Puis il eut un fils après encore	25	20	20
XXV, 26	Isaac eut un fils à l'âge de	60	60	60
XLVII, 9	Jacob, quand il vint en Egypte, avait	130	130	130
Exode, XII 40, 41 (dans les LXX).	Les Israélites restèrent en Egypte	215	215	215 (?)

Gal., III, 17; cf. Nomb., XXVI, 59				
	Total	857	1637	1502
	La sortie d'Egypte aurait donc eu lieu, A. M	2513	3899	2749
	Av. C . . .	1491		

Les différences chronologiques de la quatrième période résultent moins du nombre des variantes que de l'authenticité d'un passage, et de l'interprétation de quelques autres; mais les difficultés n'en sont que plus grandes, et peut-être insolubles.

Ussérius compte entre la sortie d'Egypte et la construction du temple une période de quatre cent quatre-vingts ans (plus exactement quatre cent soixante-dix-neuf ans et seize jours) ; il s'appuie pour cela sur la déclaration fort précise de [1 Rois, VI, 1](#). Si l'intégrité de ce passage, du moins en ce qui concerne les chiffres, était hors de doute, la question serait décidée; malheureusement il n'en est pas ainsi. Les Septante accusent par leurs diverses leçons l'incertitude de ce texte. Le passage parallèle, [2 Chron., III, 2](#), ne donne pas de date. Josèphe, Théophile et d'autres auteurs, qui ont laissé des travaux sur la chronologie, semblent avoir ignoré la date en question, qui est mentionnée pour la première fois au quatrième siècle, par Eusèbe, lequel même ne l'adopte pas. Saint Paul compte quatre cent cinquante ans entre la division territoriale de Canaan et les jours de Samuel ([Actes, XIII, 20](#)), ce qui ferait, pour la période entière dont il s'agit, au moins cinq cent soixante-dix-neuf ans, puisqu'il faudrait ajouter cent vingt-neuf ans au chiffre de Paul, soit quarante-six ans pour le séjour au désert et l'établissement en Canaan, quarante ans pour le règne de Saül, quarante ans pour celui de David, et trois ans pour celui de Salomon. Ussérius s'est donné une peine inutile pour forcer le sens du passage des Actes, et le faire entrer dans son système. Josèphe, pour la période dont nous nous occupons, a trois chiffres différents, cinq cent quatre-vingt-douze ans ([Antiq., 8, 3, 1](#)), six cent trente-deux ans (10, 8, 5), et six cent douze ans (20, 10, 1). Le docteur Hales, après examen, s'est décidé pour six cent vingt et un ans, Pétau pour cinq cent dix-neuf, Greswell pour cinq cent quarante-neuf, Archinard pour quatre cent quatre-vingt-dix-huit, Jackson pour cinq cent soixante-dix-neuf, Clinton et Cuninghame, pour six cent douze, Des Vignoles pour six cent quarante-neuf.

La chronologie du livre des Juges est capitale pour l'examen de cette question, quoique à elle seule elle ne suffise pas pour la résoudre. Six servitudes y sont mentionnées, qui durèrent en tout cent onze ans. Quatorze juges s'élèvent (non compris Josué, Héli et Samuel) qui gouvernent le pays pendant deux cent soixante-dix-neuf ans; ce qui fait un total de trois cent quatre-vingt-dix ans. En y ajoutant les cent vingt-neuf ans dont il a été parlé, pour le voyage du désert, et la royauté de Saül et de David, on arrive au chiffre de cinq cent dix-neuf ans. Mais c'est précisément là qu'abondent les incertitudes. Les servitudes et les judicatures ont-elles été contemporaines ou successives? Le passage [Juges, II, 18](#), ne décide pas la question. En outre, il n'est rien dit de la durée du gouvernement de Josué, et des anciens qui lui succédèrent, sauf le cas de Hothniel, gendre de Caleb. On ne voit pas clairement si Héli a été un juge politique comme les autres, ou simplement un magistrat civil, comme le suppose Ussérius; dans ce dernier cas, il devrait être compté en sus de la durée du gouvernement des juges. Enfin l'écriture ne dit rien sur le temps qui s'écoula entre la mort de Samson et l'avènement de Saül. Héli jugea Israël pendant quarante ans, c'est vrai; mais Ussérius en fait le contemporain et non le successeur de Samson. Il compte entre la mort d'Héli et l'élection de Saül vingt et un ans, ce qui est évidemment trop peu; car ce n'est pas en vingt et un ans que le jeune enfant Samuel pouvait être devenu « vieux et tout blanc de vieillesse » ([1 Sam., XII, 2](#)). » Eusèbe compte Héli pour quarante ans, mais il comprend Samuel dans le règne de Saül; Josèphe compte cinquante-deux ans pour Héli et Samuel; Hales les compte pour soixante-douze ans. Clinton pense que Paul ne compte quatre cent cinquante ans que jusqu'au commencement de la judicature de Samuel, et il ajoute trente-deux ans pour cette judicature.

On voit donc que les deux seuls passages sur lesquels on pourrait baser un calcul solide échappent, l'un à cause de son incertitude critique, l'autre à cause de son obscurité, et que nous n'avons aucun autre moyen de résoudre les difficultés de cette quatrième période.

Quant aux deux périodes suivantes, les dates sont mieux déterminées et s'accordent généralement; celles de la cinquième période sont tirées de l'histoire sainte; celles de la sixième, des auteurs profanes.

Les titres de ces différents systèmes chronologiques ne sont pas faciles à déterminer. Ceux qui admettent, d'une manière générale, les périodes les plus longues, s'appuient, entre autres motifs, sur les raisons suivantes.

1. Le texte hébreu a pu être altéré plus facilement que celui des Septante, parce qu'il était beaucoup moins répandu; peu après le commencement de l'ère chrétienne, son usage était restreint aux Juifs seuls, et même aux plus instruits d'entre eux seulement, tandis que la version des Septante était partout et servait pour le culte, soit parmi les Juifs, soit parmi les chrétiens. En outre, les Juifs étaient intéressés à abrégé la période qui s'étend entre la création du monde et la naissance de Jésus-Christ, pour faire croire que le temps fixé par leurs prophètes et leurs docteurs pour la venue du Messie n'était pas encore écoulé; tandis qu'on ne peut raisonnablement supposer aux traducteurs de la Bible en grec aucun motif d'altération du texte.
2. Le chiffre de onze cents ans, assigné par les Septante, le Samaritain et Josèphe à la période qui s'écoula entre le déluge et la naissance d'Abraham, paraît bien plus d'accord avec l'ensemble des faits historiques que le chiffre de trois cent cinquante ans donné par le texte hébreu. Ce dernier chiffre est beaucoup trop petit pour expliquer la multiplication et la dispersion des descendants de Noé qui se répandirent sur d'immenses contrées, depuis l'Inde et l'Assyrie jusqu'en Ethiopie, en Egypte et en Grèce, fondèrent des villes et organisèrent de puissantes monarchies à Babylone, à Ninive et en Egypte, sans parler des petites principautés que les descendants de Cam fondèrent dans le pays de Canaan, après en avoir expulsé ses premiers possesseurs.
3. Les plus longues chronologies donnent à chaque patriarche, à la naissance de son fils aîné, un âge qui est plus en proportion avec la diminution graduelle de la longueur de la vie humaine.

A cela on objecte, en faveur des périodes plus courtes :

1. Les soins scrupuleux et jaloux que les Hébreux apportaient à la conservation du texte original;
2. Les facilités que ce système laisse entrevoir pour la transmission sûre et rapide de la vérité révélée dans les premiers âges, Lémec ayant été successivement le contemporain d'Adam et de Sem, et Sem celui d'Abraham;
3. La coïncidence, au moins à peu de chose près, de la date fixée pour la création avec une époque astronomique très-remarquable (le grand axe de l'orbite de la terre coïncidant avec la ligne des équinoxes). Voyez les développements dans Hales.
4. Quant à l'objection tirée de la brièveté de l'intervalle entre le déluge et la naissance d'Abraham, comparée avec l'accroissement de la population sur la terre, on fait observer que les temps modernes offrent des exemples analogues; que le texte hébreu fournit, pour la même période, au moins autant de générations que les Septante, et enfin que l'âge des mariages indiqué par le texte hébreu a permis une reproduction plus rapide de la population.

En somme, comme on le voit, la question reste douteuse, et, sans accepter dans tous leurs détails les calculs d'Ussérius, on peut regarder son système comme offrant au moins autant de garanties que tout autre.

Outre les causes d'erreur provenant de copies inexactes, de variantes, etc., il y en a d'autres en chronologie qui proviennent des différentes manières de calculer le temps.

Les principales ères de l'histoire commencent en des mois différents de l'année. Chez plusieurs peuples on distinguait deux espèces d'années qui commençaient à des époques différentes, l'année civile et l'année ecclésiastique, ou bien encore l'année civile et l'année consulaire. L'année chronologique, d'ailleurs, ne coïncide pas toujours avec l'année astronomique actuelle. L'année julienne, par exemple, comptait trois cent soixante-cinq jours et six heures, c'est-à-dire onze minutes et neuf secondes de trop; de sorte que, de l'an 1 à l'an 1836, elle aurait été de quatorze jours et demi en avance. Le concile de Nicée en retrancha deux jours et demi; en 1582, Grégoire XIII corrigea le calendrier et gagna dix jours en prescrivant que le 5 octobre portât la date du 15. En Angleterre, le 3 septembre 1751 fut compté comme le 14, et, en 1800, le 29 février de l'année bissextile fut omis. C'est ainsi qu'on a essayé de rectifier, par quelques suppressions, les erreurs de l'année julienne, et l'on peut dire que, depuis l'an 1 de l'ère chrétienne jusqu'à aujourd'hui, il y a, à quelques heures près, juste dix-huit cent cinquante-six ans.

Mais d'autres systèmes ont contenu de plus graves erreurs, et il est naturel qu'avec l'impossibilité de les redresser, il se soit glissé dans la chronologie des difficultés presque insolubles.

Notons encore, en ce qui regarde la chronologie biblique, des sources d'obscurité provenant de supputations inexactes ou incertaines.

1. Quelquefois les historiens juifs parlent d'un règne qui s'est continué pendant trois années successives comme ayant duré trois ans, quand il n'a peut-être duré qu'une année entière et deux fractions d'années; il a pu durer deux ans et dix mois, comme il a pu ne durer qu'un an et deux mois, le dernier de la première année et le premier de la troisième.
2. Ils négligent les fractions et ne tiennent compte que du chiffre principal (Juges, XX, 46, cf. 35).

3. Les fils étant fréquemment associés au trône de leurs pères dans les anciennes monarchies, la durée du règne de l'un est parfois comprise dans la durée du règne de l'autre; d'autres fois, elle en est déduite. C'est ainsi qu'il est dit de Jotham qu'il régna seize ans ([2 Rois, XV, 33](#)), et au verset [30](#) il est parlé de la vingtième année de son règne. Sans doute que, dans ce dernier cas, on compte les quatre ans qu'il régna sous le nom de son père Hosias devenu lépreux, tandis que, dans le premier passage, on ne fait dater son règne que du moment de son avènement personnel. - Cf. encore [2 Rois, XIII, 1](#) , [10. 2 Rois, XXIV, 8](#), et [2 Chron. , XXXVI, 9](#). On explique, de même [Dan., I, 1](#). [Jér., XXV, 1](#), Nébucadnetsar étant roi en même temps que son père lors du siège de Jérusalem. C'est de cette manière aussi que l'on a pu expliquer certaines particularités de détail des tables chronologiques de l'Egypte et des autres contrées orientales.
4. Quelquefois, dans les dates ou dans d'autres supputations numériques, certains termes restant les mêmes, le point de départ varie, on d'autres éléments qui interviennent semblent introduire une contradiction qui disparaît devant un examen plus attentif. Les quatre cents ans de [Gen., XV, 13](#), et les quatre cent trente de [Gal., III, 17](#), aboutissent bien à la sortie d'Egypte ou à la promulgation de la loi qui eut lieu trois mois après; mais , tandis que Paul les compte depuis la vocation d'Abraham, Moïse ne les compte que depuis la naissance d'Isaac. - De même, les soixante-six personnes qui descendirent avec Jacob en Egypte ([Gen., XLVI, 26, 27](#)) (ou soixante-dix en comptant Jacob lui-même, Joseph et ses deux fils) ne sont pas en contradiction avec les soixante-quinze personnes de [Actes, VII, 14](#), puisqu'au premier chiffre il faut ajouter les femmes des neuf fils de Jacob, celles de Juda et de Siméon étant mortes et celle de Joseph étant restée en Egypte. - De même encore, nous avons, [Esdras, II, 64](#), et [Néh., VII, 66](#), la mention de quarante-deux mille trois cent soixante personnes revenues de Babylone à Jérusalem ; les détails en chiffre sont donnés pour les tribus de Benjamin et de Juda et pour les prêtres. Ces détails, du reste incomplets, s'élèvent, chez Néhémie, à trente et un mille quatre-vingt-neuf personnes; chez Esdras, à vingt-neuf mille huit cent dix-huit ; mais, si l'on ajoute à Néhémie quatre cent quatre-vingt-quatorze noms qui ne se trouvent que dans Esdras, et à Esdras dix-sept cent soixante-cinq noms qui ne se trouvent que dans Néhémie, on trouve, pour l'un comme pour l'autre, le chiffre égal de trente et un mille cinq cent quatre-vingt-trois personnes, coïncidence d'autant plus remarquable qu'elle porte sur des détails et n'a pu être calculée. Les dix mille sept cent soixante-dix-sept autres personnes, dont le détail n'est pas indiqué, appartenaient sans doute aux dix tribus. C'est ainsi qu'en présence de contradictions apparentes, il est toujours plus prudent de confesser son ignorance et de suspendre son jugement que d'accuser l'écrivain. Jamais contradiction ne parut plus évidente que [Ezéchiel XII, 13](#), et cependant la prophétie fut littéralement accomplie. Sédécias ne vit pas Babylone, et pourtant il y mourut; il était aveugle.

En général, quand on veut établir un système chronologique , il faut se pénétrer de l'importance des deux règles suivantes:

1. Déterminer avec précision certaines dates ou époques importantes et y rattacher l'ensemble du système. La naissance de notre Sauveur est naturellement le point de départ de toute la chronologie moderne, et en partie celui auquel on rattache la chronologie ancienne. L'année du concile de Jérusalem ou de la mort d'Hérode est la clef de la chronologie des Actes, comme la date de la conversion de saint Paul est la clef de ses épîtres. Pour les Juifs, le retour de la captivité, la destruction de Jérusalem, la construction du premier temple sont des époques capitales auxquelles ils ont rattaché une partie de leur chronologie.
2. Quand on le peut, il est utile de contrôler par les faits astronomiques, toujours sûrs, les conclusions de la chronologie. La Pâque juive, par exemple, commençait le jour avant la pleine lune de nisan, c'est-à-dire entre le 18 mars et le 16 avril. La lune ne pouvant être éclipsée qu'en son plein , le jour de Pâque, en certaines années, était donc celui qui précédait l'éclipse comprise entre ces deux dates. Or, le jour de Pâque étant le 14 nisan, il est facile, en comptant en arrière, de déterminer quel était le premier jour de l'année. Cinquante jours pleins après Pâque venait la Pentecôte, et au bout de six lunaisons , c'est-à-dire cent soixante-dix-sept jours après la pleine lune de nisan, venait la fête des Tabernacles. La grande fête des Expiations était cinq jours avant, c'est-à-dire le 10 de tisri. M. Greswell s'est servi de ces données à l'appui de sa chronologie. Admettant que notre Seigneur a été crucifié le 5 avril de l'an 30, il a calculé qu'une éclipse mentionnée par Dion devait avoir eu lieu le 1er août 45, et une autre, par Pline, le 30 avril 59. Les tables de Pingré, basées sur des calculs astronomiques, prouvent que des éclipses ont eu lieu , en effet, aux jours indiqués. Le raisonnement de Greswell, du reste, n'est pas complet; car il a oublié de dire quels rapports il peut y avoir entre la date de ces éclipses et celle de la crucifixion.

G. Histoire naturelle.

Bien des expressions ou des allusions de l'Écriture empruntent une force et une beauté nouvelle à la connaissance qu'on peut avoir de certains détails de l'histoire naturelle. Quand il est dit, par exemple, [Ps. XCII, 12](#), que le juste fleurira comme le palmier, l'esprit comprend, d'une manière générale, le sens de la comparaison. Mais, certes, il en saisira mieux encore toute la portée s'il réfléchit que le palmier ne croît ni dans les profondeurs des forêts ni dans de fertiles prairies, mais dans les sables du désert. C'est une fraîche verdure qui s'épanouit au milieu des rochers les plus arides; c'est un phare bienveillant, dit Laborde, qui guide le voyageur vers un endroit où il a des chances de trouver de l'eau. L'arbre est admirable de beauté; sa taille élancée, son dais de feuilles, son panache flottant en ont toujours fait un emblème de la grâce, de la majesté, de l'élévation. Son feuillage est le symbole de la joie et de l'allégresse. Il ne se flétrit jamais, et la poussière ne s'attache pas à ses feuilles; aussi l'employait-on pour l'ornement des tentes à la fête des Tabernacles ([Lév., XXIII, 40](#)); la multitude en portait quand elle accompagna le Messie à Jérusalem ([Jean, XII, 13](#)), et les rachetés dans le ciel sont représentés tenant des palmes dans leurs mains ([Apoc., VII, 9](#)). Quant à son usage, le palmier est sans rival. Au dire de Gibbon, les habitants de la Syrie comptent jusqu'à trois cent soixante manières de l'utiliser en tout ou en partie. Son ombre rafraîchit le voyageur. Son fruit le restaure. Sa présence annonce une source. Ses feuilles servent de nattes. Ses branches sont employées à faire des haies, des clôtures, des murailles; avec les fibres de son tissu, on fait des cordes et des câbles. C'est dans sa vieillesse qu'il porte les meilleurs fruits, et les meilleures dattes ne se cueillent souvent que lorsque le palmier a déjà vécu un siècle. De sa racine sortent de nombreux rejetons qui finissent, en grandissant, par former une forêt (c'est peut-être ainsi qu'il faut entendre le palmier de Débora, [Juges, IV, 5](#)). Que d'emblèmes dans tous ces faits! Combien il est vrai que le juste est un palmier dans le désert de ce monde! Et, chose frappante aussi, le palmier, autrefois le symbole de la Palestine, a presque entièrement disparu de ce pays.

Le cèdre peut donner lieu à des réflexions analogues. Il était autrefois très-abondant en Palestine, et la Parole de Dieu en fait l'emblème du fidèle. Il aime l'eau, et si la source près de laquelle il a pris naissance vient à tarir, il cesse de croître et finit par mourir. Ses racines s'étendent entre les crevasses des rochers; ses branches s'élancent dans l'espace, presque perpendiculaires au tronc; ses feuilles sont toujours vertes, même au milieu des neiges de l'hiver; son écorce et ses feuilles sont odoriférantes, et l'odeur du Liban était devenue proverbiale; son bois est incorruptible, beau, solide et sans noeuds. Il orne le sommet des montagnes, et quand David l'en fit descendre, ce fut pour orner ses palais, et plus tard l'intérieur du temple de Salomon. Que de rapports avec le caractère et l'influence d'un chrétien fidèle et conséquent!

[Deut., XXXII, 11](#), renferme plus d'une allusion que l'histoire naturelle de l'aigle peut seule faire comprendre. Quand la mère voit ses aiglons assez forts pour voler par eux-mêmes, elle défait son nid, les chasse et les contraint d'aller s'établir sur quelque rocher voisin; elle plane au-dessus d'eux et leur apprend à voler et à se diriger dans les airs. S'ils sont trop faibles ou trop malhabiles, elle étend ses larges ailes au-dessous d'eux, les reçoit sur son dos et remonte lentement et doucement vers son aire. Si quelque ennemi s'approche, elle s'interpose entre ses petits et le danger; si elle voit leurs ailes faiblir, elle se précipite au-dessous d'eux avec une rapidité surprenante, et, leur offrant un point d'appui, leur permet de reprendre quelques forces. L'aigle est le seul oiseau doué de cet instinct, et les leçons que Moïse veut donner à son peuple en découlent d'elles-mêmes. Dieu a toujours « ému sa nichée; » par des afflictions, il a toujours appelé son peuple, l'ancien Israël ou l'Église nouvelle, à sortir d'un lieu de repos fatal à ses vrais intérêts, de l'Égypte, du monde, de sa propre justice. Par l'exemple des hommes pieux, par le spectacle magnifique de sa puissance et de ses perfections, par la vie et le caractère de son Fils, il a plané au-dessus d'eux pendant que son Esprit et ses promesses étaient là pour les soutenir et assurer leur bonheur et leur salut.

Dans les montagnes de la Palestine, l'âne ou le mulet étaient ordinairement préférés au cheval pour l'usage domestique. Aussi des ânes figurent-ils dans l'énumération des richesses des patriarches Abraham et Job ([Gen., XII, 16](#); [Job, XLII, 12](#)). Méphiboseth, le petit-fils de Saül, était monté sur un âne, de même qu'Achitophel, premier ministre de David. Sous le règne de Joram même, fils d'Achab, les services de cet animal étaient encore appréciés par la noblesse. La Sunamite, par exemple, qui paraît avoir été d'un rang élevé, selle son âne et le monte pour se rendre auprès d'Élisée ([2 Rois, IV, 8, 24](#)). Plus tard cependant, et déjà à partir du règne de Salomon, le cheval commence à être regardé comme un animal plus noble et plus distingué. Salomon fait venir des chevaux de l'Arabie, et, à l'époque du retour de Babylone, les riches n'avaient plus d'autre monture; tout au plus tolérait-on encore les mulets. Ce fut donc bientôt une preuve de pauvreté ou d'humilité que de paraître en monté sur un âne, et c'est dans ces circonstances, sous l'impression de ce jugement généralement défavorable, que notre Seigneur fit son entrée triomphale dans Jérusalem; cf. [Zach., IX, 9](#); [Matth., XXI, 45](#).

Les Hébreux se servaient de l'âne aussi bien que du boeuf pour le labour ([Esaïe, XXX, 24](#); XXXII, 20); mais il leur était défendu d'atteler l'un et l'autre à la même charrue, soit pour des motifs d'humanité, à cause de l'inégalité du pas, soit pour rappeler aux Juifs, par un exemple de plus, qu'il ne faut pas associer des choses qui ne vont pas ensemble, et qu'il ne doit y avoir aucune communion entre le peuple de Dieu et les idolâtres.

Issacar est comparé à un âne ossu, sans doute au point de vue de la vigueur et de la force corporelle. Il est dit aussi de lui qu'il aimera mieux plier son dos sous le joug que d'accepter les difficiles conséquences de la guerre; il aimera mieux une paix sans gloire qu'une liberté chèrement conquise ([Gen., XLIX, 14](#)). Cette prophétie s'accomplit à la lettre dans l'histoire de cette tribu qui se soumit successivement aux Phéniciens d'abord, puis aux Cananéens. - Une fable bien connue rend témoignage aux vertus pacifiques de cet animal.

La queue des moutons syriens est beaucoup plus grasse que celle, des moutons ordinaires; elle pèse quelquefois jusqu'au quart du poids total de l'animal, et on la regarde comme un mets fort délicat. De là aussi, dans le rituel lévitique, l'ordre d'offrir sur l'autel « la graisse et la queue de la bête jusqu'à l'échine » en sacrifice à l'Eternel ([Lév., III, 9](#)). C'était une offrande de prix. - Dans l'état domestique, la brebis est un animal faible et sans défense; sous ce rapport, elle est complètement sous la dépendance du berger qui lui doit ses soins et sa protection. Sa disposition à s'éloigner du bercail et à vaguer à l'abandon au risque de tous les dangers qui, dans un pays comme la Judée, la menaçaient de tous côtés, est l'objet d'allusions nombreuses et touchantes dans l'Ecriture ([Ps. CXIX, 176](#). [Esaïe, LIII, 6](#)). - Le pâtre oriental appelle ses brebis, et elles connaissent sa voix ([Jean, X, 11](#)). La connaissance des habitudes de cet animal est nécessaire pour l'intelligence entière de plusieurs passages.

La force et le courage du lion sont bien connus. S'il doit battre en retraite, il se retire la face tournée vers l'ennemi. Quand il a tué sa victime, il la met en pièces et la dévore avec avidité ([Ps. XVII, 12](#). [Osée, XIII, 8](#)). Le jeune lion vit de sa chasse et quitte rarement la forêt; mais quand il est devenu plus âgé, il s'aventure dans les plaines et devient dangereux pour ceux qu'il y rencontre; il attaque même les hommes. On comprend ainsi la nuance bien tranchée qu'il y a ([Osée, V, 14](#)) dans la conduite de Dieu à l'égard d'Ephraïm et à l'égard de Juda; pour les dix tribus il sera un vieux lion, il les dispersera au loin, et leur fera subir une longue et dure captivité; pour Juda il sera moins sévère, il attendra, leur exil ne commencera que cent trente-trois ans plus tard et ne durera que soixante-dix ans. - [Jér., XLIX, 19](#), ne se comprend que si l'on connaît les habitudes du lion. L'une des retraites favorites de ce roi des animaux était dans les parties basses des environs du Jourdain; mais ce fleuve, comme le Nil, débordant au printemps, chassait ses hôtes de leurs repaires, et ils se réfugiaient sur les collines voisines où ils commettaient de grands ravages. - Les consolations de l'Evangile et la terreur dont il frappera les impénitents, sont appelés un rugissement de l'Eternel ([Joël, III, 16](#)). - Les dispositions sauvages et féroces du lion sont souvent prises comme terme de comparaison, et habituellement dans un mauvais sens (cf. [Esaïe, V, 29](#). [1 Pierre, V, 8](#)).

Baucoup d'autres figures encore sont empruntées à l'histoire naturelle; l'huile, la myrrhe, le baume de Galaad, la sauterelle, le chameau, la colombe, etc., sont pris dans un sens emblématique et comme symboles. Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de nous arrêter plus longtemps sur ce sujet, et d'ailleurs, dans la plupart des cas, l'Ecriture se charge elle-même d'expliquer le sens de ces emblèmes (2).

Depuis que la Bible a été traduite dans les langues modernes, bien des progrès ont été faits soit dans la connaissance de l'hébreu, soit dans la connaissance de l'histoire naturelle orientale. Des erreurs de traduction ont été découvertes, et sous ce rapport, comme la valeur des images dépend en partie de l'exactitude de la traduction, des corrections sont devenues nécessaires. Nous ne pouvons songer même à les indiquer ici; c'est le travail des dictionnaires et des commentaires, un travail qui laisse encore beaucoup à désirer au point de vue de l'exactitude, car plusieurs des modifications proposées sont purement conjecturales; d'autres sont négatives et se bornent à constater que la traduction ordinaire est fautive, sans que rien cependant en recommande une autre d'une manière absolue. Pour n'en citer que quelques exemples, il est peu probable qu'il y eût des instruments de musique faits en bois de sapin ([2 Sam., VI, 5](#)). Les épines et buissons portent dans l'Ecriture seize ou dix-sept noms différents, et l'analogie des langues orientales ne permet pas de les distinguer les uns des autres. Huit espèces de roseaux sont mentionnées, dont il est impossible de déterminer dans tous les cas la nature particulière. Le cyprès, qui était très abondant en Palestine, et qui avait, comme bois, une très grande valeur, n'est jamais nommé dans nos versions; or, il est peu probable qu'il ne le soit pas dans le texte original. On peut en dire autant des minéraux et du règne animal; il reste des études à faire.

A suivre . . .